

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GILBERT Pierre, RENARD M., *Rarae gemmae. Choix de poèmes latins*, Bruxelles, Office de Publicité, 1945 (Collection Lebègue, n° 65).

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Les enfants de Pierre Gilbert et la Digithèque ont déployé leurs meilleurs efforts pour respecter la législation applicable en matière de droits d'auteur pour obtenir le consentement du titulaire des droits de l'œuvre ici reproduite. Toutefois, le titulaire des droits en cause n'ayant pu être identifié malgré les efforts déployés, il a été décidé de reproduire l'œuvre en cause, étant entendu que celui qui serait titulaire de droits sur l'œuvre est invité à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des œuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Universite Libre de Bruxelles



003177185



COLLECTION LEBÈGUE

P. GILBERT et M. RENARD

RARAE GEMMAE

Choix de Poèmes latins

TRADUITS ET COMMENTÉS

6^me Série — N° 65



OFFICE DE PUBLICITÉ

ANC. ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1945

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

- M. RENARD, *Initiation à l'Etruscologie*. Collection Lebègue, n° 6
(2^e édit., 1943).
- M. RENARD, Tacite. *Vie d'Agricola*. Collection Lebègue, n° 56
(1945).

En préparation :

- P. GILBERT et M. RENARD, Un Virgile de poche. *Choix de fragments* avec traduction et commentaire.
- P. GILBERT, *Esquisse d'une Histoire et Culture de l'Égypte ancienne*.



Jeune fille cueillant des fleurs

Fresque de Stabies

(Naples, *Musée National.*)

INTRODUCTION

Nous n'avons pas voulu recueillir des documents littéraires, mais de la poésie.

On ne trouvera donc pas dans ce florilège les éléments d'une étude des poètes latins. Des époques, des écoles sont entièrement absentes. L'exiguïté du cadre, qui ne nous permettait pas de donner la mesure des grands poètes, nous a fait écarter la plupart des petits. Peut-être nous demandera-t-on de justifier notre partage.

Lucrèce et Catulle ont encore à plier le latin à la prosodie grecque. Cet effort concentre leur ardeur; ils sont parfois rocailleux, ils ne sont jamais tièdes. Et quand un grand mouvement les soulève, leur musique, libérée au feu de l'inspiration, est merveilleusement, simplement expressive de leur tourment ou de leur joie.

Sulpicia, dans une époque où l'on péchait déjà par facilité, retrouvera, grâce à sa jeunesse, à son peu d'exercice du métier, à sa passion, beaucoup de ces qualités.

Virgile, auquel son importance nous oblige à réserver un fascicule spécial, et Horace, profitent des exemples de Catulle et de Lucrèce. La prosodie est devenue la forme naturelle de leur pensée. On n'a jamais usé de la voix humaine avec un sens plus juste du ton, de l'inflexion, de l'accent. Il y a parfaite harmonie en soi et parfaite convenance de l'harmonie au sujet. Leur langage atteint à la fois le plus haut degré de l'expression, du naturel et du bon ton.

Leurs épigones ne concilient plus dans une aussi pleine unité ces qualités diverses. Chez un Tibulle, par exemple, ou un Ovide, la musique, toujours délicieuse, le sera parfois en dépit du sujet. L'harmonie aura noyé l'expression. C'est un flot trop égal et parfois tiède.

Chez un Lucain, l'expression prend le pas sur le naturel. Le mouvement vise à l'effet. Sans doute tout art a pour condition d'opérer un effet sur autrui. Mais un Virgile voulait faire effet sur un auditeur qui fût un autre lui-même, aussi exigeant, aussi délicat. Un Lucain, et beaucoup d'autres après lui, voudront frapper l'esprit de n'importe qui, du public anonyme, pour lequel il faut souligner le trait.

Par un concours assez peu explicable, l'harmonie, l'expression et la finesse discrète se retrouvent accordées dans quelques œuvres du déclin de l'Empire. Le ton a changé, la voix est moins étendue, plus mince dans le *Pervigilium Veneris* et dans quelques-uns des poèmes d'Ausone; mais c'est de nouveau l'unité de la poésie.

LUCRÈCE¹

DE LA NATURE

C'est le plus viril des auteurs latins. Il a de l'homme très fort la franchise, la brutalité, la délicatesse. D'après saint Jérôme², il aurait composé, sans pouvoir l'achever, son poème sur la nature³, dans les répits d'une folie poussée finalement jusqu'au suicide, que lui aurait valu un philtre d'amour, offert par une femme éprise et dédaignée. Mais cette histoire sent le désir d'attribuer à un esprit égaré une grande œuvre antireligieuse. Car Lucrèce, exaspéré par les pratiques routinières de son temps, étend son hostilité jusqu'au sentiment religieux, dans lequel il ne voit que fanatisme meurtrier.

Nous ne savons donc rien du poète, sinon qu'il vivait dans une époque de guerres civiles qui lui ont inspiré le mépris de la politique et qu'il a dédié son œuvre, comme d'égal à égal, au noble C. Memmius, personnage très versatile, qui fut aussi un moment le protecteur de Catulle, lequel n'eut guère à se louer de lui.

Lucrèce a consacré son ardeur à faire connaître aux Latins la morale d'Epicure, entée sur la physique de Démocrite d'Abdère. Le premier, las de trop d'idéologie, recommandait un usage modéré, presque austère, des jouissances de ce monde. Le physicien basait son

- L. I. Aeneadam⁴ genetrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus, caeli subter labentia signa
Quae mare navigerum, quae terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur visitque exortum lumina solis: 5
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila caeli
Adventumque tuum, tibi suaves daedala tellus
Summittit flores, tibi rident aequora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine caelum.
Nam simul ac species patefactast verna diel, 10
Et reserata viget genitabilis aura Favoni⁴,
Aeriae primum volucres te, diva, tuumque
Significant initum percussae corda tua vi.
Inde ferae, pecudes persultant pabula laeta
Et rapidos tranant amnes: ita capta lepore 15
Te sequitur cupide quo quamque inducere pergis.
Denique per maria ac montes fluviosque rapaces
Frondiferasque domos avium camposque virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupide generatim saecula propagent. 20
Quae quoniam rerum naturam sola gubernas,**

¹ Titus Lucretius Carus, environ 99 à environ 55 avant Jésus-Christ. — ² *Chronique d'Eusèbe*, année 1922 d'Abraham = 659 de Rome. — ³ Sur le sens du titre *De rerum natura*, cf. C. MARTHA, *Le poème de Lucrèce*, 4^e éd. (Paris, s. d.), p. 222, n. 1; F. PLESSIS, *La poésie*

système sur l'existence de corpuscules invisibles, indivisibles, indestructibles, qu'une certaine déviation, au cours de leur chute infinie dans le vide, amène à se grouper, selon des lois fixes, en combinaisons changeantes, mais limitées. Conception pleine de grandeur, mais qui ne recule le déterminisme que pour le rendre plus implacable. Il n'y a pas place pour des divinités dans cet ordre. Sans les nier positivement, Lucrèce affirme qu'elles ne peuvent rien.

Il nous reste, libérés de toute crainte à leur égard, à tirer le meilleur parti du sort qui nous est fait, en contemplant la mécanique admirable du monde. Rien ne pouvait être plus sec. Mais Lucrèce est poète, et sa poésie, vaste, aérée, lumineuse, déborde de toutes parts sa doctrine; la beauté de l'univers l'enchanté jusqu'à l'ivresse dans le moment même où il l'analyse; de là un double enthousiasme très rare. De là, comme introduction à ce poème antireligieux, une invocation à Vénus.

Vénus est, selon la légende qui devait donner naissance à l'*Enéide*, la mère lointaine des Romains, puisque son fils Enée a fondé leur empire; elle est aussi, comme l'attestent les monnaies, la protectrice de la famille Memmia; elle est surtout la grande force de la génération, la personnification de la nature féconde, qui perpétue les espèces par le désir.

Comprise ainsi, elle avait été représentée, dès les temps paléolithiques, d'une façon tout animale. Mais la Grèce, avec Phidias et Praxitèle, l'avait transfigurée. Pour leurs admirateurs, l'incarnation du désir ne pouvait être que souverainement belle et inspiratrice de beauté.

**Mère des Enéades, Volupté des hommes et des dieux,
Vénus féconde, qui, sous les signes glissants du ciel,
Peuples la mer porte-navires et les terres à moissons,
Puisque par toi toute espèce d'êtres animés
Est conçue et voit à sa naissance la lumière du soleil: [approche
C'est toi, ô déesse, c'est toi que fuient les vents, c'est toi et ton
Que fuient les nuages du ciel; devant toi, la terre diaprée
Répand de douces fleurs; devant toi rient les étendues marines
Et le ciel apaisé respandit tout entier de lumière.
Car sitôt qu'est revenue la beauté du jour printanier
Et que, libéré, prend force le soufle fécondant du Zéphyr,
D'abord les oiseaux de l'air t'annoncent, divine,
Toi et ton entrée, le cœur frappé de ta puissance, [joyeux
Et puis les bêtes sauvages et le bétail bondissent à travers les prés
Et franchissent à la nage les courants rapides; tant chacun, [duire.
Saisi par ton délice, te suit avidement où que tu veuilles le con-
Enfin, par les mers et les montagnes et les fleuves emportés
Et les feuillages, demeures des oiseaux, et les plaines de verdure,
Inspirant à tous jusqu'au fond de la poitrine un amour caressant,
Tu propages par le désir, de siècle en siècle, les générations.
Puisque tu es seule à régir la nature**

laisne (Paris, 1909), p. 125; A. ERNOUT et L. ROBIN, *Lucrèce. Commentaire*, t. I (Paris, 1925), p. 1. — * Les descendants d'Enée. — * Vent printanier d'ouest.

**Nec sine te quicquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit laetum neque amabile quicquam,
Te sociam studeo scribendis versibus esse
Quos ego de rerum natura pangere conor.**

25

Les Grecs ¹ avaient chanté la toute-puissance d'Aphrodite. Lucrèce s'est placé moins haut, mais il a senti et dit plus largement l'ivresse de la sève et du sang, la communion de l'homme avec la nature attirante.

Le poète préclassique de Rome trouve ici des expressions imagées, des épithètes composées, des allitérations, étrangement analogues à celles dont, au siècle préclassique du français usera Ronsard et

**L. II. Contemplator enim, cum solis lumina cumque
Inserti fundunt radii per opaca domorum : 115
Multa minuta modis multis per inane videbis
Corpora ¹ misceri radiorum lumine in ipso,
Et velut aeterno certamine proelia, pugnas
Edere turmatim certantia, nec dare pausam,
Conciliis et discidiis exercita crebris; 120
Concire ut possis ex hoc, primordia rerum ²
Quale sit in magno iactari semper inani.**

La vision, saisissante, est très digne d'être le point de départ d'une investigation philosophique et scientifique.

Il y aurait à faire un livre des phénomènes bien compris par Lucrèce et un autre de ses interprétations erronées. Le premier arracherait des cris d'admiration aux modernes et le leur ferait reconnaître pour un des leurs. L'autre exciterait leur pitié... Mais pour juger Lucrèce, sa valeur scientifique importe moins que sa recherche passionnée de la vérité et sa joie de croire que le monde est un système explicable. Adonnons-nous donc, nous exhorte-t-il en maint endroit, à tout

**L. II. Nam saepe in colli tondentes pabula laeta
Lanigeræ reptant pecudes, quo quamque vocantes
Invitant herbae gemmantes rore recenti,
Et satiati agni ludunt blandeque coruscant; 320
Omnia quae nobis longe confusa videntur
Et velut in viridi candor consistere colli.
Praeterea magnae legiones cum loca cursu
Camporum complent belli simulacra cientes,
Fulgor ibi ad caelum se tollit totaque circum 325
Aere renidescit tellus, supterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti reiectant voces ad sidera mundi,
Et circumvolitant equites, mediosque repente
Tramittunt valido quatientes impete campos. 330
Et tamen est quidam locus altis montibus <unde>
Stare videntur et in campis consistere fulgor.**

¹ Sophocle, *Antigone*, 781-800; cf. fragm. 856; Euripide, fragm. 434. — ² Non des atomes,

**Et que sans toi rien n'accède aux rives divines
De la lumière, et que rien ne se fait de joyeux ni d'aimable,
J'implore ton alliance pour écrire ces vers
Que je tente de composer sur la nature des choses,**

abusera Du Bartas, qui, sans l'égaliser, ne sont pas indignes de le rappeler parfois.

Mais Lucrèce ne s'attarde pas à sa joie. Il veut comprendre la nature qu'il aime. A travers la beauté, il voit les principes et pour atteindre à ceux-ci, telle comparaison, dans sa simplicité, vient en aide à la rigueur du raisonnement.

**Observe en effet la lumière du soleil alors que ses rayons
S'insinuent et se répandent dans l'ombre des demeures :
Tu verras se mêler de maintes façons par le vide
Maints corps ténus à même la lumière des rayons,
Et comme en un combat éternel, s'attaquer et lutter,
Combattant groupe à groupe, et, sans se donner de trêve,
Se joindre et se séparer en de fréquentes manœuvres ;
Ainsi peux-tu te représenter les principes des choses
Et leur agitation sans arrêt dans le grand vide.**

saisir, tout comprendre, de cet univers si bien réglé; c'est le propre du sage de ne pas se borner à la surface des choses, mais de savoir déjouer les apparences. Ainsi, pour donner une idée du mouvement invisible des atomes, Lucrèce recourt à la comparaison avec un troupeau et une armée dont chaque élément se déplace tandis que l'ensemble paraît immobile. Ce double exemple unit la grâce et la force dans un tableau où contrastent les couleurs et qui est de la plus ample et simple poésie.

**Souvent, en effet, sur une colline dont elles tondent les joyeux
Vaguent les brebis porte-laine, où que les appellent [pâturages,
Les herbes attirantes, emperlées d'une rosée nouvelle,
Et les agneaux rassasiés se jouent, et innocemment ils se cognent
Tout cela de loin nous apparaît confus, [du front ;
Comme blancheur immobile sur le vert du coteau.
D'autre part, quand de grandes légions remplissent de leur course
Tout l'espace de la plaine où elles simulent la guerre,
D'éclat s'en élève jusqu'au ciel et, tout autour,
La terre brille sous le bronze et par l'effort des hommes
Résonne de leurs pas, tandis que les monts, frappés de leurs
Renvoient leurs cris aux étoiles du ciel. [clameurs,
Les cavaliers tournoient, et soudain ils traversent
En son milieu la plaine qu'ils ébranlent de leur charge puissante.
Cependant il est un lieu sur les hautes montagnes
D'où ils semblent tranquilles et leur éclat immobile dans la plaine.**

On a vu avec quelle prédilection Lucrèce se tourne vers les exemples que lui offre la nature vivante. On pourrait tirer du *De rerum natura* des « bucoliques » lucrétiennes. Le grand poète philosophe, qui regarde souvent avec dédain la vaine agitation des hommes, a une sympathie toujours en éveil pour les animaux qui vivent avec eux. Ce hautain penseur a pour eux une tendresse déjà virgilienne.

<i>L. II.</i>	<i>Nam saepe ante deum vitulus delubra decora Turicremas propter mactatus concidit aras, Sanguinis expirans calidum de pectore flumen. At mater viridis saltus orbata peragrans</i>	355
	<i>Noscit humi pedibus vestigia pressa bisulcis, Omnia convisens oculis loca, si queat usquam Conspicere amissum fetum, completeque querellis Frondifera nemo ad assistens, et crebra revisit Ad stabulum desiderio perfixa iuveni.</i>	360
	<i>Nec tenerae salices, atque herbae rore uigentes, Fluminaque illa queunt summis labentia ripis Oblectare animum subitamque avertere curam; Nec vitulorum aliae species per pabula laeta Derivare queunt animum curaque levare.</i>	365

Pour apprendre aux hommes à vivre sereinement, il fallait que Lucrèce arrachât de leur cœur la crainte opiniâtre de la mort. Ainsi, d'avoir connu lui-même les affres du doute, ce philosophe qu'on a accusé d'être un cœur dur, égoïste et sans bonté¹, est pris de pitié devant les angoisses des hommes et leur effroi de la vie future. Et

<i>L. II.</i>	<i>Cedit item ¹ retro, de terra quod fuit ante ², In terras, et quod missumst ex aetheris oris ³, Id rursus caeli rellatum templa receptant. Nec sic interemit mors res ut material Corpora conficiat, sed coetum dissipat ollis. Inde aliis aliud coniungit, et efficit omnes Res ita ⁴ convertant formas mutantque colores, Et capiant sensus et puncto tempore reddant...</i>	1000
		1005

Un instinct secret toujours le ramène à la mort. Un goût âpre, presque pascalien, le pousse à confondre les mortels, devant le terme de cette vie dont ils usent si mal. Et peut-être désire-t-il se convaincre lui-même, se maintenir dans l'attitude d'acceptation que son esprit s'est choisie, mais que la vie a tôt fait d'altérer.

<i>L. III.</i>	<i>Praeterea gigni pariter cum corpore et una Crescere sentimus pariterque senescere mentem. Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis. Inde ubi robustis adolevit viribus aetas, Consilium quoque maius et auctior est animi vis.</i>	445
		450

¹ Sur la foi du célèbre début du livre II : *Suave, mari magno...*, sans reconnaître là un thème proverbial et sans voir que cette formule du renoncement est d'un homme qui a souffert au point de considérer l'absence même de souffrance comme un bonheur, — ² De même que les

Il comprend ce que doivent éprouver le cheval et le chien; il a pour le bétail une sollicitude apitoyée. Il lui reconnaît une âme pour souffrir comme nous. On peut en juger par ce fragment où l'exemple de l'animal capable de distinguer son petit parmi d'autres illustre le principe de la variété des choses.

**Car souvent devant le temple fleuri des dieux,
Près des autels où brûle l'encens, un taurillon tombe immolé,
Exhalant de son poitrail un fleuve chaud de sang.
Cependant sa mère esseulée parcourt les verts bocages,
Recherche sur le sol les empreintes marquées par ses sabots
Et regarde de tout côté si elle ne peut nulle part [fourchus
Apercevoir le petit qu'elle a perdu; et elle emplit de ses plaintes
Le bois feuillu près duquel elle s'arrête, et souvent elle revient à
Transpercée du regret de son taurillon. [l'étable
Ni les tendres saules, ni les herbes nourries de rosée,
Ni ces grands fleuves coulant à pleins bords
Ne peuvent charmer son âme et détourner le souci pénétrant.
Et l'aspect d'autres veaux le long des prés joyeux
Ne peut distraire son âme, alléger son souci.**

c'est en consolateur qu'il leur montre qu'il n'y a pas d'immortalité, que l'âme meurt avec le corps et que la seule survivance, c'est que les atomes composant l'être humain entrent dans d'autres combinaisons.

**... Ce qui vient de la terre s'en retourne à la terre;
Et ce qui est descendu des rivages de l'éther
Revient aux espaces du ciel qui le recueillent à nouveau.
Et de la sorte la mort ne détruit pas les choses au point d'en
Les éléments matériels, mais elle dissout leur union. [consommer
Puis elle en compose d'autres, et fait en sorte que toutes choses
Modifient leurs formes et changent leurs couleurs,
Reçoivent le sens et le rendent aussitôt.**

Nous regrettons de ne pouvoir donner que les quelques sommets de cette longue, belle et forte méditation sur la mort, si franche et si mâle, qui tomberait facilement dans la rhétorique et qui reste de la poésie.

**En outre, nous sentons que l'âme naît en même temps que le corps,
Qu'elle grandit avec lui et vieillit en même temps.
De même en effet que les enfants, au faible et tendre corps,
Chancellent, ainsi en va-t-il du mouvement de leur esprit.
Puis, à l'âge de l'adolescence et des forces robustes,
Le jugement grandit et le pouvoir de l'esprit augmente.**

êtres naissent de l'union du ciel et de la terre. — * Le corps. — † L'âme, composée de particules légères. — ‡ Annonce une prop. consécutive qui fait suite à ce fragment,

Post ubi iam validis quassatum est viribus aeni
 Corpus et obtusis ceciderunt viribus artus,
 Claudicat ingenium, delirat lingua, <labat> *meys*,
 Omnia deficiunt atque uno tempore desunt.
 Ergo dissolvi quoque convenit omnem animal
 Naturam, ceu fumus, in altas aeris auras. 455

... ..

L. III. Vivus enim sibi cum proponit quisque futurum,
 Corpus uti volucres lacerent in morte feraeque, 880
 Ipse sui miseret; neque enim se dividit illum,
 Nec removet satis a proiecto corpore et illum
 Se fingit, sensuque suo contaminat astans.

... ..

L. III. « Iam iam ¹ non domus accipiet te laeta, neque uxor
 Optima nec dulces occurrent oscula nati 895
 Praeripere, et tacita pectus dulcedine tangent.
 Non poteris factis florentibus esse, tuisque
 Praesidium. Misero misere, aiunt, omnia ademit
 Una dies infesta tibi tot praemia vitae. »
 Illud in his rebus non addunt: « nec tibi earum 900
 Iam desiderium rerum super insidet una. »

... ..

L. III. Denique si vocem rerum natura repente
 Mittat et hoc alicui nostrum sic increpet ipsa:
 « Quid tibi tanto operest, mortalis, quod nimis aegris
 Luctibus indulges? Quid mortem congemis ac fles?
 Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque, 935
 Et non omnia pertusum congesta quasi in vas
 Commoda perfluxere atque ingrata interiere:
 Cur non ut plenus vitae conviva recedis
 Aeque animoque capis securam, stulte, quitem?
 Sin ea quae fructus cumque es periere profusa, 940
 Vitaque in offensust, cur amplius addere quaeris,
 Rursum quod pereat male et ingratum occidat omne,
 Non potius vitae finem facis atque laboris?
 Nam tibi praeterea quod machiner inveniamque,
 Quod placeat, nil est: eadem sunt omnia semper. 945
 Si tibi non annis corpus iam marcet et artus
 Confecti languent, eadem tamen omnia restant,
 Omnia si pergas vivendo vincere saecula,
 Atque etiam potius, si numquam sis moriturus.

... ..

L. III. Sed ¹ quia semper aves quod abest, praesentia temnis,
 Imperfecta tibi elapsast, ingrataque vita,
 Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante
 Quam satur ac plenus possis discedere rerum. 960
 Nunc aliena tua tamen aetate omnia mitte,
 Aeque animoque agedum gnatis ² concede: necessest. »

... ..

¹ Objection du vulgaire qui s'attendrit sur sa propre mort. Lucrèce imite le ton des inscrip-

Plus tard, lorsque le corps a déjà été ébranlé sous l'effort vigoureux
Et que, les forces émoussées, les membres se sont affaiblis, [du temps,
L'esprit boite, la langue s'é gare, la raison vacille,
Tout fait défaut et se dérobe en même temps.
Il est donc clair que toute la substance de l'âme
Se dissipe aussi, comme la fumée, dans les souffles élevés de l'air.

... ..
Car chacun, de son vivant, quand il s' imagine que son corps
Sera lacéré après sa mort par les oiseaux et les bêtes sauvages
Se prend lui-même en pitié; en effet, il ne s'en sépare pas,
Il ne se sent pas assez étranger à ce corps étendu,
Il se figure que c'est lui; debout à ses côtés, il lui prête ses sens.

... ..
« Bientôt ne t'accueillera plus une maison joyeuse; ni épouse
Excellente, ni doux enfants ne courront; plus au-devant de toi
Pour être les premiers à te ravir tes baisers et toucher ton cœur
[d'une douceur secrète.
Tu ne pourras plus veiller au succès de tes affaires, au salut des
O pauvre malheureux, dit-on, tant de joies de la vie [tiens.
Un seul jour détestable te les a toutes enlevées. »
Ce qu'ils n'ajoutent pas dans ce cas, c'est ceci: « Nul regret de ces
Ne sera plus avec toi pour te suivre au tombeau. » [biens

... ..
Enfin si la nature prenait tout à coup la parole
Et gourmandait ainsi elle-même l'un de nous: [en des plaintes
« Qu'y a-t-il qui t'importe tant, ô mortel, pour que tu te complaises
Si morbides? Pourquoi gémir et pleurer sur la mort?
Car si ta vie passée autrefois fut heureuse
Et si tous ces biens n'ont pas été accumulés comme dans un vase
Et ne se sont pas écoulés et perdus sans douceur, [sans fond
Pourquoi, tel un convive rassasié, ne pas te retirer de la vie
Et ne pas prendre d'une âme égale, imbécile, un repos assuré?
Si au contraire tout ce dont tu as joui a péri gaspillé,
Si la vie te dégoûte, pourquoi demandes-tu d'y ajouter encore
Un surplus qui ne peut lui aussi que périr malement et tout entier
[se perdre sans profit?

Pourquoi ne pas mettre plutôt un terme à ta vie, à ta peine?
Car imaginer désormais, inventer rien qui te plaise,
Je ne le puis: toutes choses sont toujours pareilles. [tes membres
A supposer que ton corps ne soit plus engourdi par les ans, que
Ne languissent plus épuisés, toutes choses pourtant restent
Même si tu parviens à surpasser les siècles par ton âge [pareilles,
Et plus encore, si tu ne dois jamais mourir.

... ..
Mais à désirer toujours ce qui est loin, à mépriser le présent,
Ta vie s'est écoulée imparfaite et ingrate,
Et la mort, que tu n'attendais pas, s'est dressée à ton chevet
Avant que tu ne puisses partir content et rassasié de biens.
Maintenant renonce à ce qui vraiment n'est plus de ton âge;
D'une âme égale, allons, cède la place à tes fils: c'est la loi. »

... ..
tions funéraires. — ¹ La nature s'adresse plus particulièrement à un vieillard. — ² Manus-
crits: + *magnis*.

- L. III.* Sic alid ex alio numquam desistet oriri, 970
 Vitaque mancipio nulli datur, omnibus usu.
 Respice item quam nil ad nos anteacta vetustas
 Temporis aeterni fuerit, quam nascimur ante.
 Hoc igitur speculum nobis natura futuri
 Temporis exponit post mortem denique nostram. 975
 Numquid ibi horribile apparet, num triste videtur
 Quicquam, non omnia somno securius extat ?
- L. III.* Atque ea nimirum quaecumque Acherunte profundo 978
 Proq̄ita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

- L. III.* Sed Tityos ¹ nobis hic est, in amore iacentem 992
 Quem volucres lacerant atque exest anxius angor,
 Aut alia quavis scindunt cuppedine curae.

- L. III.* Deinde animi ingratham naturam pascere semper
 Atque explere bonis rebus satiareque numquam,
 Quod faciunt nobis annorum tempora, circum 1005
 Cum redeunt fetusque ferunt variosque lepores,
 Nec tamen explemur vitali fructibus umquam,
 Hoc, ut opinor, id est, aevo florente puellas ²
 Quod memorant laticem pertusum, congerere in vas,
 Quod tamen expleri nulla ratione potestur. 1010

- L. III.* Sed metus in vita poenarum pro male factis
 Est insignibus insignis, scelerisque luela, 1015
 Carcer et horribilis de saxo ³ iactu' deorsum,
 Verbera, carnifices, robur ⁴, pix, lammina, taedae;
 Quae tamen etsi absunt, at mens sibi conscia factes
 Praemetuens adhibet stimulos torretque fagellis.

- L. III.* « Lumina ⁵ sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit 1025
 Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus.
 Inde alii multi reges rerumque potentes
 Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt.
 Ille ⁶ quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum
 Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum 1030
 Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas,
 Et contemsit equis insultans murmura ponti,
 Lumine adempto animam moribundo corpore fudit.
 Scipiadas, belli fulmen, Carthaginis horror,
 Ossa dedit terrae proinde ac famul infimus esset. 1035
 Adde repertoires doctrinarum atque leporum,
 Adde Heliconiadum comites; quorum unus Homerus
 Scepra potitus eadem aliis sopitu' quietest.

¹ Géant précipité dans le Tartare où des vautours lui déchiraient le foie; son corps couvrait neuf arpents. — ² Les Danaïdes. — ³ La roche Tarpéenne. — ⁴ Le robur *Tullianum*,

Ainsi jamais une chose ne cessera de naître d'une autre,
Et la vie n'est donnée comme un bien à personne, mais à tous
[comme un usufruit.]

Retourne-toi aussi vers le néant que fut pour nous le lointain passé
Du temps éternel avant notre naissance.

Voilà donc le miroir où la nature nous montre
Le temps qui s'écoulera au-delà de notre mort. [lugubre ?]

Rien d'horrible s'y montre-t-il ? Y voit-on quoi que ce soit de
Tout ne s'y révèle-t-il pas plus tranquille que le sommeil ?

Et de même, bien sûr, tous les supplices que la légende situe
Dans le profond Achéron, tous sont dans notre vie.

... ..

Pour nous, c'est ici qu'est Tityos, l'homme en proie à l'amour,
Que les vautours déchirent, que dévore une anxieuse angoisse,
Ou que s'arrachent les tourments de quelque autre passion.

... ..

Enfin, repaître toujours la nature de notre âme ingrate,
Et la combler de biens qui jamais ne la rassasient,
A la manière des saisons, lorsque revient leur ronde
Et qu'elles apportent leurs dons et leurs charmes variés,
Sans que nous ayons jamais assez des fruits de la vie,
Voilà, je le crois, ces jeunes filles à l'âge florissant
Toutes à verser, dit-on, de l'eau dans un vase sans fond,
Qui par aucun moyen ne peut jamais se remplir.

... ..

Mais il y a dans la vie pour d'insignes méfaits
Une crainte insigne des peines et la rétribution du crime :
Prison, chute horrible du haut d'un rocher, verges, bourreaux,
Cachot, poix, lames rougies, torches ; [conscience de ses actions,
Et même si ces peines ne sont pas appliquées, du moins l'âme,
Affolée, s'applique elle-même les verges et se brûle du fouet.]

... ..

« Même le bon Ancus a perdu la lumière de ses yeux,
Lui qui fut, ô coquin, beaucoup meilleur que toi :
Et puis bien d'autres, des rois et des puissants de ce monde,
Sont tombés, qui ont commandé à de grands peuples.
Et celui-là aussi, qui autrefois jeta une route à travers la grande
Fraya un chemin à ses troupes au travers de l'abîme, [mer,
Leur apprit à franchir à pied les profondeurs salées [l'Hellespont,
Et dédaigna, les insultant de ses chevaux, les grondements de
La lumière lui fut ravie et son âme s'exhala de son corps moribond.
Le grand Scipion, ce foudre de guerre, le fléau de Carthage,
Livra ses os à la terre, comme s'il avait été le dernier des esclaves.
Ajoute les inventeurs des sciences et des arts, [Homère
Ajoute les compagnons des Muses, parmi lesquels l'incomparable
Qui, détenteur du sceptre, s'est assoupi dans le même repos que
[les autres.]

... ..

où l'on jetait les condamnés. — * Réflexions que l'on devrait se faire à soi-même. —
* Xerxès.

L. III. Tu vero dubitabis et indignabere obire? 1045
Mortua cui vita est prope iam vivo atque videnti,
Qui somno partem maiorem conteris aevi,
Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
Sollicitamque geris cassa formidine mentem,
Nec reperire potes tibi quid sit saepe mali, cum 1050
Ebrius urgeris multis miser undique curis
Atque animi incerto fluitans errore vagaris. »

L. III. Si possent homines, proinde ac sentire videntur
Pondus inesse animo quod se gravitate fatiget,
Equibus id fiat causis quoque noscere, et unde 1055
Tanta mali tamquam moles in pectore constet,
Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus
Quid sibi quisque velit nescire, et quaerere semper
Commutare locum quasi onus deponere possit.
Exit saepe foras magnis ex aedibus ille, 1060
Esse domi quem pertaesumst, subitoque <revertit>
Quippe foris nilo melius qui sentiat esse:
Currit agens mannos ad villam praecipitanter,
Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans;
Oscitat extemplo, tetigit cum limina villae, 1065
Aut abit in somnum gravis atque oblivia quaerit,
Aut etiam properans urbem petit atque revisit.
Hoc se quisque modo fugit, at, quem scilicet, ut fit,
Effugere haut potis est, ingratis haeret et odit,
Propterea morbi quia causam non tenet aeger; 1070
Quam bene si videat, iam rebus quisque relictis
Naturam primum studeat cognoscere rerum.

... ..

L. III. Nec prorsum vitam ducendo demimus hilum
Tempore de mortis nec delibare valemus,
Quo minus esse diu possimus forte perempti.
Proinde licet quotvis vivendo condere saecula; 1090
Mors aeterna tamen nilo minus illa manebit,
Nec minus ille diu iam non erit, ex hodierno
Lumine qui finem vitae fecit, et ille,
Mensibus atque annis qui multis occidit ante.

Cette fin si grande dépasse, il nous semble, la proposition du début. La philosophie de Lucrèce considère la mort comme un anéantissement; elle ne voit en elle que dissociation et fin; sa poésie, sans le prévoir, ouvre tout à coup, en face du néant, la perspective de l'éternel. S'équivalent-ils? S'opposent-ils? Lucrèce le penseur ne se fût pas posé la question. Peut-on s'en défendre devant l'évocation de cette éternité qu'il situe hors du temps, qui n'a plus de commune

L. IV. Fluctuat incertis erroribus ardor amantum,
Nec constat quid primum oculis manibusque fruuntur.
Quod petiere, premunt arte faciuntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt saepe labellis, 1080
Osculaque adfligunt, quia non est pura voluptas
Et stimuli subsunt qui instigant laedere id ipsum,

Et toi tu balanceras, tu t'indigneras de mourir,
Toi dont la vie est presque morte, bien que tu vives et que tu
Toi qui uses dans le sommeil le meilleur de ton temps, [voies,
Qui ronfles éveillé, qui ne cesses d'avoir des cauchemars,
Toi qui portes un esprit inquiet d'une vaine crainte
Et souvent ne peux découvrir quel est ton mal, quand,
Égaré, tu te sens oppressé, malheureux, de toutes parts sous
[maints tourments
Et te laisses aller, flottant aux erreurs incertaines de ton âme? »

Si les hommes pouvaient, de même qu'ils semblent ressentir
Un poids dans leur esprit, qui se lasse de sa propre lourdeur,
En chercher aussi la cause et d'où vient qu'une telle masse
De malheur, pour ainsi parler, est dans leur poitrine,
Ils ne mèneraient pas la vie que nous les voyons de nos jours mener
[le plus souvent,
Ignorant chacun ce qu'ils veulent et s'efforçant toujours
De changer de place, comme s'ils pouvaient déposer leur fardeau.
Souvent celui-là s'échappe de sa vaste demeure,
Saisi de l'ennui d'être à la maison, et aussitôt il y revient,
Parce qu'il ne se sent nullement mieux dehors.
Il court, menant ses pur-sang à toute bride vers sa villa,
Pressé comme s'il devait sauver son toit de l'incendie.
Il bâille aussitôt qu'il a touché le seuil de sa villa,
Pesamment il fuit dans le sommeil et y cherche l'oubli,
Ou même il se hâte de regagner et de revoir la ville. [fait,
C'est ainsi que chacun se fuit soi-même; mais ce « moi », c'est un
On ne peut évidemment pas le fuir; et malgré soi, on y reste attaché,
Parce que, malade, on ne tient pas la cause de son mal; [on le hait,
Si on la voyait bien, laissant aussitôt tout le reste,
Chacun s'appliquerait avant tout à connaître la nature des choses.

... ..
Et cependant, continuant à vivre nous ne retranchons rien
Du temps de la mort; il ne nous est pas donné de l'entamer
Pour tâcher d'être, s'il se pouvait, morts moins longtemps.
Cette mort éternelle pourtant n'en restera pas moins là, [veux,
Aussi, tu peux vivre assez pour enterrer autant de siècles que tu
Et celui-là ne sera pas moins longtemps à ne plus être
Qui perdit aujourd'hui la vie, que celui
Qui est mort beaucoup de mois et d'années avant lui.

mesure avec la vie éphémère, dont la durée ne saurait l'entamer?

Après le livre sur la mort, voici le livre sur l'amour. Comme la mort, l'amour nous détache de la réalité, nous porte au-delà des choses. Lucrèce l'a senti et exprimé avec une intensité unique, farouche, brutale, amère. Amer est pour nous l'aveugle instinct d'aimer, amer l'illusoire plaisir qu'il donne, amère la nécessité de nous y soumettre...

Incertaine et errante flotte l'ardeur des amants; [mains.
Ils ne savent de quoi ils jouiront d'abord, par les yeux, par les
L'objet de leur désir, ils le pressent étroitement; ils font souffrir
[ce corps
Et souvent ils impriment leurs dents sur ces lèvres charmantes,
Les meurtrissent de baisers, parce que la volupté n'est pas pure
Et que de secrets aiguillons poussent à blesser la chair,

Quodcumque est, rabies unde illaec germina surgunt.
 Sed leviter poenas frangit Venus inter amorem
 Blandaue refrenat morsus admixta voluptas. 1085
 Namque in eo spes est, unde est ardoris origo,
 Restingui quoque posse ab eodem corpore flammam.
 Quod fieri contra totum natura repugnat;
 Unaque res haec est, cuius quam plurima habemus,
 Tam magis ardescit dira cuppedine pectus. 1090
 Nam cibus atque umor membris adsumitur intus;
 Quae quoniam certas possunt obsidere partes,
 Hoc facile expletur laticum frugumque cupido.
 Ex hominis vero facie pulchroque colore
 Nil datur in corpus praeter simulacra fruendum 1095
 Tenuia; quae vento spes raptast saepe misella.
 Ut bibere in somnis sitiens quom quaerit, et umor
 Non datur, ardorem qui membris stinguere possit,
 Sed laticum simulacra petit frustra laborat,
 In medioque sitit torrenti flumine potans: 1100
 Sic in amore Venus simulacris ludit amantes,
 Nec satiari queunt spectando corpora coram,
 Nec manibus quicquam teneris abradere membris
 Possunt, errantes incerti corpore toto.
 Denique cum membris conlatis flore fruuntur 1105
 Aetatis, iam cum praesagit gaudia corpus
 Atque in eost Venus ut muliebria conserat arva,
 Adfigunt avide corpus, iunguntque salivas
 Oris, et inspirant pressantes dentibus ora;
 Nequiquam, quoniam nil inde abradere possunt 1110
 Nec penetrare et abire in corpus corpore toto;
 Nam facere interdum velle et certare videntur:
 Usque adeo cupide in Veneris compagibus haerent,
 Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.
 Tandem ubi se erupit nervis conlecta cupido, 1115
 Parva fit ardoris violenti pausa parumper.
 Inde redit rabies eadem et furor ille revisit.

... ..

L. IV. Nequiquam, quoniam medio de fonte leporum 1133
 Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat.

Aucun prédicateur n'a dépassé cette peinture, plus grave qu'un anathème, parce que faite en dehors de toute théorie, par l'ennemi des religions.

Et sans doute on ne peut en contester l'angoissante justesse. Mais elle prouve que Lucrèce, si lucide dans la volupté, n'a jamais aimé. La triste concentration sur soi-même du sensuel, uniquement appliqué à jouir, ne saurait échapper à l'amertume vengeresse. Mais l'amour, qui prend tout l'être, pour le porter vers un autre, ne laisse pas discerner tant de sensations. Grâce à lui, elles n'en forment plus qu'une, où toutes les ardeurs se confondent en un tel

L. V. At specimen sationis et insitionis origo
 Ipsa fuit rerum primum natura creatrix,
 Arboribus quoniam bacae glandesque caducae
 Tempestiva dabant pulloꝝum examina supter;

Quelle qu'elle soit, d'où émanent pour eux ces semences de rage.
Mais dans l'amour Vénus brise sans peine ces fureurs
Et, s'y mêlant, la volupté caressante réfrène les morsures.
Car on espère que ce corps, d'où est venue l'ardeur,
Peut aussi en éteindre la flamme ;
A quoi tout au contraire se refuse la nature ;
C'est le seul cas où, plus nous possédons,
Plus s'embrase notre cœur d'un terrible désir.
Car aliments et boisson s'assimilent à nos membres
Où ils trouvent à se fixer en des endroits prévus ;
De sorte qu'il est facile de combler le désir de boire et de manger.
Mais d'une face humaine et d'un teint séduisant
Le corps ne tire rien pour en jouir que des images ténues,
Chétif espoir que maintes fois emporte le vent. [trouver
Comme un dormeur assoiffé cherche en rêve de quoi boire, sans
Le breuvage qui pourrait éteindre l'ardeur de ses membres,
Mais n'atteint que des images d'eau vive, et se dépense en vain,
Buvant au milieu du cours torrentueux qui n'éteint pas sa soif,
Ainsi, en amour, Vénus, par des images, se joue des amants ;
Et ils ne parviennent pas à satisfaire leur corps par le seul regard,
Et ils ne peuvent rien dérober, de leurs mains, à ces tendres
Errant, incertains, sur tout ce corps. [membres,
Enfin lorsque, membres unis, ils jouissent de la fleur de leur âge,
Quand déjà le corps pressent la joie,
Et que Vénus est là pour semer le champ de la femme,
Ils se serrent avidement corps à corps, ils confondent la salive de
Et ils aspirent les lèvres qu'ils pressent de leurs dents. [leur bouche
— En vain, puisqu'ils ne peuvent rien enlever l'un à l'autre,
Non plus que de tout leur corps, pénétrer et se perdre dans ce corps.
Car c'est là, par instant, ce qu'ils semblent vouloir faire, il semble
[qu'ils luttent,
Tant avidement ils s'attachent dans l'étreinte de Vénus,
Cependant que leurs membres dissous se fondent sous la force
Enfin quand a éclaté le désir amassé dans leurs nerfs, [du plaisir.
Ily a, pour un peu de temps, une courte trêve à cette ardeur violente.
Puis revient la même rage, et cette fureur terrible les ressaisit.
... ..

En vain, puisque de la source même des délices [la gorge.
Jaillit je ne sais quoi d'amer, qui, jusque dans les fleurs, serre

élan que la personne s'y perd et qu'enfin l'union s'achève, aussi heureuse qu'une vague sur la plage.

Lucrèce n'a pas connu le bonheur de l'amour. Mais du moins a-t-il aimé la terre avec force. Il y a chez lui, non moins que des bucoliques, des géorgiques très sincères, surtout dans les livres V et VI. Ainsi, dans le grandiose aperçu des progrès de l'humanité, très original à cette époque où l'on se complaisait dans la nostalgie d'un âge d'or révolu, il a prodigué d'admirables tableaux où le bonheur des yeux se prolonge à l'infini.

L'exemple des semailles, l'origine de la greffe,
Ce fut d'abord la nature même, créatrice des choses.
Sous les arbres, en effet, les baies et les glands tombés
Donnaient autour d'eux en leur temps des essaims de pousses.

- Unde etiam libitumst stirpes committere ramis 1365
 Et nova defodere in terram virgulta per agros.
 Inde aliam atque aliam culturam dulcis agelli
 Temptabant fructusque feros mansuescere terram
 Cernebant indulgendo blandeque colendo.
 Inque dies magis in montem succedere silvas 1370
 Cogebant infraque locum concedere cultis,
 Prata, lacus, rivos, segetes, vinetaque laeta
 Collibus et campis ut haberent, atque olearum
 Caerula distinguens inter plaga currere posset
 Per tumulos et convalles camposque profusa; 1375
 Ut nunc esse vides vario distincta lepore
 Omnia, quae pomis intersita dulcibus ornant
 Arbustisque tenent felicibus opsita circum.
- L. V. At liquidas avium voces imitarier ore
 Ante fuit multo quam levia carmina cantu 1380
 Concelebrare homines possent auresque iuvare.
 Et zephyri, cava per calamorum, sibila primum
 Agrestes docuere cavas inflare circutas,
 Inde minutatim dulces didicere querelas,
 Tibia quas fundit digitis pulsata canentum, 1385
 Avia per nemora ac silvas saltusque reperta,
 Per loca pastorum deserta atque otia dia.

- L. V. Haec animos ollis mulcebant atque iuvabant 1390
 Cum satiate cibi; nam tum sunt omnia cordi.
 Saepe itaque inter se prostrati in gramine molli,
 Propter aquae rivum, sub ramis arboris altae,
 Non magnis opibus incunde corpora habebant,
 Praesertim cum tempestas ridebat et anni 1395
 Tempora pingebant viridantes floribus herbas.
 Tum ioca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
 Consuerant. Agrestis enim tum Musa vigebat;
 Tum caput atque umeros plexis redimire coronis
 Floribus et foliis lascivia laeta monebat, 1400
 Atque extra numerum procedere membra moventes
 Duriter et duro terram pede pellere matrem;
 Unde oriebantur risus dulcesque cachinni,
 Omnia quod nova tum magis haec et mira vigebant.
 Et vigilantibus hinc aderant solacia somno, 1045
 Ducere multimodis voces et flectere cantus
 Et supra calamos unco percurrere labro;
 Unde etiam vigiles nunc haec accepta tumentur
 Et numerum servare genus didicere, neque hilo
 Maiorem interea capiunt dulcedini' fructum 1410
 Quam silvestre genus capiebat terrigenarum.
 Nam quod adest praesto, nisi quid cognovimus ante
 Suavius, in primis placet et pollere videtur,
 Posteriorque fere melior res illa reperta
 Perdit, et immutat sensus ad pristina quaeque. 1415
 Sic odium coepit glandis, sic illa relicta
 Strata cubilia sunt herbis et frondibus aucta.
 Pellis item cecidit vestis contempta ferinae,
 Quam reor invidia tali tunc esse repertam,
 Ut letum insidiis qui gessit primus obire, 1420

De là aussi le désir de confier des greffons aux rameaux
Et de bouturer de jeunes plants tout le long des essarts.
Puis ils tentaient une culture après l'autre sur leur cher petit
Et ils voyaient les fruits sauvages s'adoucir. [champ
Quand ils soignaient la terre et la traitaient avec tendresse.
De jour en jour ils forçaient les forêts à reculer davantage sur les
Et à céder les terres basses aux cultures, [monts
Pour avoir prairies, lacs, ruisseaux, moissons, vignobles joyeux
Sur les collines et dans les plaines
Et pour que pût courir, partout répandu, par les coteaux, les
Le réseau nuancé de glauque des oliviers. [vallons et les plaines,
C'est ainsi que tu vois maintenant toutes les campagnes relevées
D'un charme varié, ornées des doux pommiers qui les parsèment
Et entourées d'arbres à fruits plantés sur leur lisière.

Imiter de la bouche la voix limpide des oiseaux
Précéda de beaucoup le moment où les hommes surent
Composer de doux chants mélodieux et charmer les oreilles.
Et d'abord les Zéphyr, sifflant entre les roseaux creux,
Apprirent aux paysans à souffler dans de creux chalumeaux.
Puis, peu à peu, ils connurent les douces plaintes
Que répand, sous les doigts mobiles des chanteurs, la flûte,
Découverte dans les bois sans chemins, les forêts, les bocages,
Dans les solitudes fréquentées des pasteurs, au cours de leurs
[divins loisirs.

... ..

Ces arts caressaient et charmaient leurs esprits [chants à cœur.
Quand ils avaient satisfait leur faim : car c'est alors qu'on a les
C'est ainsi que souvent, couchés entre amis sur un moelleux
[herbage,
Après d'un ruisseau courant, sous les branches d'un grand arbre,
Avec peu de ressources, ils se trouvaient à l'aise,
Surtout quand le temps leur riait et que la saison
Embellissait de fleurs les herbes verdoyantes.
C'était le moment accoutumé des jeux, des causeries, des doux
Le moment où régnait la muse campagnarde. [éclats de rire,
Alors leur gaieté pétulante leur inspirait [et les épaules
De s'entourer de fleurs et de feuilles tressées en guirlandes la tête
Et de s'avancer sans cadence, se mouvant gauchement
Et gauchement frappant du pied la terre maternelle ;
De là naissaient la joie, les doux éclats de rire,
Car tout cela était alors d'une force plus neuve et merveilleuse.
De là, ceux qui veillaient se consolaient du sommeil
En pliant leur voix aux inflexions variées, en modulant des chants,
Ou en parcourant les roseaux de leur lèvres recourbée ;
De là vient que, maintenant encore, les veilleurs en conservent
Ils ont appris à observer la cadence dans les sons ; [l'usage ;
Mais ils n'y trouvent nullement une plus grande jouissance
Que n'en retirait la race forestière des enfants de la glèbe.
Car ce que nous avons, si nous ne connaissons encore rien de plus
Nous plaît entre toutes choses et paraît devoir durer. [aimable,
Puis, d'ordinaire, une invention nouvelle et meilleure ruine les
Et change notre sentiment à leur endroit. [anciennes découvertes
C'est ainsi qu'on prit en horreur les glands, ainsi qu'on délaissa
Ces couches jonchées d'herbes et bourrées de feuillages.
De même tomba, méprisé, le vêtement de peaux de bêtes,
Qui, je pense, excita une telle jalousie quand il fut découvert,
Que le premier à le porter trouva la mort dans une embuscade.

Et tamen inter eos distractam sanguine multo
Disperissee, neque in fructum convertere quissee.
Tunc igitur pelles, nunc aurum et purpura curis
Exercent hominum vitam belloque fatigant;
Quo magis in nobis, ut opinor, culpa resedit. 1425
Frigus enim nudos sine pellibus excruciat
Terrigenas; at nos nil laedit veste carere
Purpurea atque auro signisque ingentibus apta,
Dum plebeia tamen sit quae defendere possit.
Ergo hominum genus incassum frustra laborat 1430
Semper et <in> curis consumit inanibus aevum,
Nimirum quia non cognovit quae sit habendi
Finis et omnino quoad crescat vera voluptas.
Idque minutatim vitam provexit in altum,
Et belli magnos commovit funditus aestus. 1435

Ainsi se termine sur une note assombrie ce développement vaste et lumineux. L'enthousiasme devant le rouage admirable du monde n'empêche pas enfin le cœur de se serrer. C'est que peut-être il n'est pas légitime de se croire capable de concevoir le monde jusqu'au bout. Il ne nous est pas donné, c'est une démesure, de fermer le cycle, de tenir tout entier le système de l'univers. Tout expliquer, c'est oublier notre nature. Nous n'allons pas jusque-là. Nous méconnaissions une faille. Et en effet, de siècle en siècle, les systèmes se succèdent, toujours pris en défaut par de plus jeunes. Il y a là une contradiction terrible entre le besoin d'interpréter le monde comme un ordre complet et l'impossibilité de le faire sans forcer la nature. C'est la pierre d'achoppement de tout système de philosophie, où rester en deçà de l'achèvement et prétendre achever sont l'un et l'autre des aveux d'infériorité.

Lucrèce a cru serrer, en un cycle parfait, « la nature des choses ». Et sans pouvoir se rendre compte que la science démaillerait bien des points de ce réseau dans lequel il se flattait d'emprisonner l'univers, il a dû sentir qu'il était abusif de refermer sur l'homme un monde calculé pour répondre à ses vues, mais que sa nostalgie aussitôt dépasse. Et pourtant, sur un autre plan, il a retrouvé la joie, avec la certitude d'embrasser sans effort l'ensemble que son raisonnement ne pouvait circonscrire sans trahison. La beauté, qui n'exige pas d'être comprise, se donne sans condition à qui l'aime. La poésie lui fait toucher l'harmonie. Et ainsi, le penseur, désespéré pour avoir trop étreint de sa seule intelligence, se satisfait dans le poète qui ne prétend à rien, mais dont le cœur déborde.

Est-ce à dire que Lucrèce ait perdu pour la poésie le temps passé à la science? Non, certes. La recherche intellectuelle l'a fortifié et nourri; l'observation l'a enrichi et lui a préservé sa fraîcheur. Il a cette grâce de n'être poète qu'aux heures où la poésie le lui commande. Aussi, dans ces moments-là, comme il l'est pleinement!

Et cependant, déchiré entre les ravisseurs, ce vêtement, couvert
Était perdu et ne pouvait servir à leur usage. [de sang,
Alors donc c'étaient les peaux de bêtes, maintenant c'est l'or

[et la pourpre
Qui tourmentent de soucis la vie humaine et l'épuisent dans la
En quoi la faute, il me semble, est plus grande chez nous, [guerre;
Car le froid, quand ils étaient nus, sans leurs peaux de bêtes,

[torturait
Les enfants de la glèbe; mais nous, nous ne souffrons en rien
Si nous manquons de vêtements de pourpre, brodés d'or à

[grands dessins,
Pourvu que nous en ayons un, plébéien, qui puisse nous protéger.

Ainsi l'espèce humaine travaille toujours en vain,
Sans profit et consume son âge en stériles soucis.

Rien d'étonnant à cela, puisqu'elle ne connaît pas

De fin à la possession, et ne sait nullement jusqu'où peut croître
[une vraie jouissance.

C'est ce qui peu à peu a entraîné notre vie à l'abîme

Et déchaîné dans toute leur force les grands tourbillons de la guerre.

Voici, pour en faire foi, un morceau, tiré du premier livre, qui nous
le rend, tel que l'annonçait l'invocation à Vénus. Il s'est ici plus
particulièrement inspiré d'Eschyle¹ qui, dans une pièce perdue,
montrait Aphrodite présidant au mariage du Ciel et de la Terre et
qui mettait dans la bouche de la déesse ces paroles triomphantes :

Le ciel sacré désire pénétrer le sol

Et le désir de connaître l'hymen saisit la terre.

La pluie, tombée du ciel nuptial,

A ensemencé la terre; et elle enfante pour les mortels

Les troupeaux qui les nourrissent et le blé de vie.

La fécondation des arbres, sous la rosée brillante,

Est accomplie; et de tout cela c'est moi qui suis la cause.

Le Grec a saisi d'un regard olympien et résumé d'un trait sobre
et pur le foisonnant printemps de la terre amoureuse. Lucrèce ne
lève pas la tête. Il aime trop la terre pour la regarder de loin, surtout
à la saison de sa beauté la plus drue et la plus parfumée. Il s'enivre,
avec les enfants, avec tous les jeunes êtres, de cette force qui les
fait naître et bouillonner de vie. Les agneaux qu'il se plaît à voir
gambader, un jour la boucherie les revendiquera, et les enfants,
quel sort les attend, indigne de leur grâce et de leur innocence!
Ainsi raisonnerait-on. Mais on ne raisonne pas devant ce spectacle.
On sent l'impulsion de la vie. On lui fait confiance. Et sans même
y voir, comme Eschyle et Sophocle, une loi ouranienne, une condi-
tion de la céleste harmonie, on sent que cela légitime et fait aimer
e jour.

¹ *Danaïdes*, fragm. 108 Ahr., cf. Euripide, p. 890 Nauck, Lucrèce, II, 992 et Virgile, *Géorg.*, II, 325.

- L. I.* Postremo pereunt imbres, ubi eos pater aether 250
In gremium matris terrai praecipitavit;
At nitidae surgunt fruges ramique virescunt
Arboribus, crescunt ipsae fetuque gravantur;
Hinc alitur porro nostrum genus atque ferarum,
Hinc laetas urbes pueris florere videmus 255
Frondiferasque novis avibus canere undique silvas;
Hinc fessae pecudes pingui per pabula laeta
Corpora deponunt, et candens lacteus umor
Uberibus manat distentis; hinc nova proles
Artubus infirmis teneras lasciva per herbas 260
Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.

Enfin les pluies se perdent là où l'air paternel
Les a précipitées dans le sein maternel de la terre. [verdoient
Mais à leur place jaillissent les moissons brillantes, et les rameaux
Sur les arbres, qui croissent eux-mêmes et se chargent de fruits.
Par là se nourrit donc notre espèce et celle des bêtes sauvages,
Par là nous voyons fleurir d'enfants les villes joyeuses
Et les forêts feuillues chanter de toutes parts de jeunes oiseaux ;
Par là les brebis, lasses de leur faix, se reposent
Dans les prés joyeux, et l'afflux blanchissant du lait
Sourd des mamelles distendues ; par là une génération nouvelle,
Folâtrant par les tendres herbages, joue de ses faibles membres,
Son esprit nouvelet frappé par le lait capiteux.

CATULLE ¹

POÉSIES

Catulle a aimé. C'est en cela que s'est résumée sa courte vie. Tout l'a embrasé, la beauté de Lesbie et la beauté du monde, l'affection des siens, de ses amis, la haine de ses rivaux. Et peut-être a-t-il

P. 51.	Ille mi par esse deo videtur, Ille, si fas est, superare divos, Qui sedens adversus identidem te Spectat et audit	
	Dulce ridentem, misero quod omnis Eripit sensus mihi; nam simul te, Lesbia, adspexi, nihil est super mi²	5
	Lingua sed torpet, tenuis sub artus Flamma demanat, sonitu suo pte Tintinant aures, gemina teguntur Lumina nocte.	10
	Otium, Catulle, tibi molestum est; Otio exultas nimiumque gestis. Otium et reges prius et beatas Perdidit urbes.	15

Il a fait sien le mouvement jeune et passionné du grec. Avec goût, il n'a pas traduit une strophe trop féminine et trop orientale, et la dernière est de lui seul. En un grave retour sur lui-même, il voit dans son inaction la cause de son mal. Par inaction, n'entendons pas le désœuvrement d'un blasé; Catulle étudiait. Mais il semble, comme Lucrèce, avoir méprisé comme vaine la carrière des charges publiques, longtemps considérée comme obligatoire pour un citoyen. Et le fait qu'il porte les trois noms prouve qu'il était citoyen romain. Cet éloignement pour les affaires de l'État serait un signe que Rome

P. 68b.	Quo mea se molli candida diva pede Intulit et trito fulgentem in limine plantam Innixa arguta constituit solea.	30 [70]
	Lux mea se nostrum contulit in gremium, Quam circumcursans hinc illinc saepe Cupido Fulgebat crocina⁴ candidus in tunica.	92 [132]

¹ Caius Valerius Catullus, probablement 77 à 47 avant Jésus-Christ : cf. P. GILBERT et M. RENARD, *Les dates de naissance et de mort de Catulle dans L'Antiquité classique*, t. XI

avant tout encore aimé la poésie et lui a-t-il donné sa vie à brûler.

Né à Vérone, d'une famille distinguée où César était reçu comme un hôte, venu à Rome pour terminer ses études et prendre l'air du monde, il avait eu la révélation de son destin en rencontrant Clodia, l'éblouissante sœur du redoutable Clodius, belle, hardie, spirituelle, et si éprise de poésie (ou déjà du poète?) qu'il lui avait donné le surnom de Lesbia, en l'honneur de la grande poétesse de Lesbos, Sapho. Aussi célèbre-t-il son émerveillement dans une ode du mètre créé par celle-ci, et traduite librement de l'une de ses œuvres les plus ardentes ².

Celui-là me paraît être l'égal d'un dieu,
Celui-là, s'il se peut, l'emporter sur les dieux,
Qui, assis devant toi, te contemple à loisir
Et t'entend

Doucement rire; ce qui m'enlève,
A moi, malheureux, tous mes sens;
Car dès que je t'ai vue, Lesbie, il ne m'est rien resté.
... ..

Mais ma langue se fige, une flamme subtile
Inonde tout mon être et, de leur propre son,
Mes oreilles bourdonnent, mes yeux se couvrent
D'une double nuit.

L'oisiveté, Catulle, te fait tort!
Par oisiveté tu t'empportes et t'exaltes;
L'oisiveté, jadis, a perdu et des rois
Et des villes fortunées.

était mûre pour le césarisme, mais dans le cas de Lucrece et de Catulle, pouvons-nous leur en faire grief? Leur œuvre avait à se faire. Nous en avons besoin. Nous l'attendions.

De la première visite de Clodia chez lui, Catulle garda l'impérissable souvenir. L'image de Lesbie sur son seuil devait l'éblouir toujours, et plus tard, quand bien des déceptions auront déjà meurtri son amour, il évoquera encore cette heure unique où, le cœur battant, il avait vu Clodia venir à lui.

Là ma blanche déesse s'avança de son pas souple
Et sur le seuil usé posa son pied brillant,
S'appuyant sur la pointe de sa sandale sonore.
... ..
Ma lumière vint se blottir contre moi;
Et l'entourant maintes fois de ses courses errantes,
Eclatant de blancheur dans sa tunique safran, Amour
[resplendissait.

(1943), pp. 93-96, et *Catulle, Poésies* (Bruxelles, 1943), p. 11. — ² Sapho, fr. 2 (Th. Reinach).
— ³ Le vers 8 manque dans les manuscrits. — ⁴ Couleur de joie et de bon augure.

avec grâce, avec ampleur en Grèce ¹ et auparavant dans l'Égypte du Nouvel Empire ², et toujours vibrant quand on aime :

Vivons, ma Lesbie, et aimons,
Et les rumeurs des vieillards trop sévères,
Comptons-les toutes au prix d'un sou.
Les soleils peuvent tomber et renaître;
Mais nous, une fois tombée notre brève lumière,
Il nous reste à dormir une seule nuit continue.
... ..

l'Anthologie ³, ce charmant badinage, teinté d'une ironie qui en relève la tendre mièvrerie :

Pleurez, Vénus et les Amours,
Et ce qu'il y a d'hommes un peu gentils!
Il est mort, le moineau de ma belle,
Le moineau, délices de ma belle,
Qu'elle aimait plus que ses yeux;
Car il était tout miel et connaissait sa dame
Aussi bien qu'une jeune fille sa mère;
Et il ne s'en allait jamais loin de ses genoux,
Mais, sautillant, tantôt ici et tantôt là,
Toujours il pépiait vers sa seule maîtresse.
Il va maintenant par le chemin ténébreux
Là-bas d'où l'on nous dit que personne ne revient.
Mal vous en prenne, ombres mauvaises
Des enfers, qui dévorez tout ce qui est joli;
Vous m'avez arraché un si joli moineau!
Mauvaise action! Moineau pauvre!
A cause de toi, maintenant, rougissent,
Un rien gonflés de pleurs, les chers yeux de ma belle.

à être traversé de querelles. D'où la spirituelle épigramme qui suit, dont l'enjouement cache une blessure :

Lesbie me dit sans répit des injures, jamais ne se tait
A mon propos. Que je meure si Lesbie ne m'aime pas!
Quel indice? Qu'il en est de même pour moi:
Je la maudis sans relâche, mais que je meure si je ne l'aime!

l'idée de ceux qui lui succéderont; éventualité qu'il situe dans le futur; il est encore naïf.

Ah! malheureux Catulle, cesse de déraisonner
Et ce que tu vois perdu, tiens-le donc pour perdu.
Autrefois resplendirent pour toi des jours sereins,
Lorsque tu te hâtais là où te menait la belle
Que nous avons aimée plus que nulle ne le sera.
Nombreux étaient alors ces jeux qui te plaisaient
Et qui ne déplaisaient pas à la belle.
Oui, vraiment, resplendirent pour toi des jours sereins.
Maintenant elle ne veut plus. Toi aussi, cœur sans frein, cesse
[de vouloir;

1943), pp. 91-95. — ³ 7, 189-191 et 199. — ⁴ Catulle, comme les Alexandrins, admet plusieurs aspects de Vénus et de Cupidon,

Nec quae fugit sectare, nec miser vive,
 Sed obstinata mente perfer, obdura. 10
 Vale, puella. Iam Catullus obdurat,
 Nec te requiret nec rogabit invitam;
 At tu dolebis, cum rogaberis nulla.
 Scelestas, vae tibi quae tibi manet vital 15
 Quis nunc te adibit? cui videberis bella?
 Quem nunc amabis? cuius esse diceris?
 Quem basiabis? cui labella mordebis?
 At tu, Catulle, destinatus obdura.

Ce poème nous semble le premier à atteindre ce haut degré de franchise douloureuse, de splendeur nue, expressive, et d'ironie contre soi-même, qui est la marque du génie de Catulle.

Un coup de tonnerre devait arracher le poète à son isolement et lui faire honte de s'en être laissé accabler. Il apprit brusquement

P. 101. Multas per gentes et multa per aequora vectus
 Advenio has miseram, frater, ad inferias,
 Ut te postremo donarem munere mortis
 Et mutam nequiquam alloquerer cinerem,
 Quandoquidem fortuna mihi tete abstulit ipsum, 5
 Heu miser indigne frater adempte mihi.
 Nunc tamen interea haec prisco quae more parentum
 Tradita sunt tristi munere ad inferias,
 Accipe fraterno multum manantia fletu,
 Atque in perpetuum, frater, ave atque vale. 10

La gravité des formules rituelles retrouve ici son énergie, tant on la sent vibrer du feu intérieur. Le rythme est admirable de largeur simple; il trahit une grande peine contenue.

Mais il n'est pas dans la nature de Catulle de rester longtemps

P. 46. Iam ver egeidos refert tepores,
 Iam caeli furor aequinoctialis
 Iucundis Zephyri silesit auris.
 Linquntur Phrygii¹, Catulle, campi
 Nicaeaeque ager uber aestuosae; 5
 Ad claras Asiae volumus urbes.
 Iam mens praetrepidans avet vagari,
 Iam laeti studio pedes vigescunt.
 O dulces comitum valetate coetus,
 Longe quos simul a domo profectos 10
 Diversae variae viae reportant.

La cadence aérée des hendécasyllabes convient à cette année heureuse. A la fin de 56, après un beau voyage à Rhodes et aux îles de la Grèce, Catulle revoit avec joie son pays. Il va retrouver

P. 31. Paene insularum, Sirmio, insularumque
 Ocelle, quascumque in liquentibus stagnis
 Marique vasto fert uterque¹ Neptunus,
 Quam te libenter quamque laetus inviso,

¹ Au centre de l'Asie Mineure, au sud de la Bithynie, dont Nicée était une des villes les

Ne cherche plus ce qu'elle fuit, ne te rends pas malheureux.
Mais, d'une âme obstinée, endurcis-toi, tiens bon.
Adieu, la belle. Catulle, dès maintenant, tient bon.
Il n'ira plus te chercher ni te prier malgré toi.
Mais toi, tu souffriras, quand nul ne te priera plus.
Misérable, malheur à toi! Quelle vie te reste-t-il?
Maintenant qui t'abordera? Qui te trouvera jolie?
Maintenant qui aimeras-tu? Qui passera pour t'avoir?
Pour quel homme, tes baisers? Quelle bouche mordras-tu?
— Mais toi, Catulle, sois résolu, tiens bon.

la mort, survenue en Asie Mineure, de son frère aîné. Sans prendre le temps de prévenir personne, il quitte Rome et va retrouver ses parents à Vérone. En 57-56, il suit le proconsul C. Memmius en Asie Mineure, pour pouvoir, à la faveur probablement de son service militaire, rendre les derniers devoirs au tombeau de son frère.

Par des nations nombreuses et de nombreuses mers,

Mon frère, je suis venu pour ces tristes honneurs,

Afin de t'apporter le don suprême aux morts

Et de parler — en vain — à ta cendre muette,

Puisque tu m'as, toi-même, été pris par le sort.

Hélas! qu'indignement, mon frère malheureux, tu m'as été

Mais aujourd'hui, cependant, accepte ces offrandes, [enlevé!

[qui, selon la coutume antique des ancêtres,

Sont le triste présent dû à tes funérailles;

Prends-les toutes trempées des larmes fraternelles

Et pour la dernière fois, mon frère, adieu et à jamais.

abattu. A la fin de son séjour, il se réjouit de rentrer chez lui, et, sur le chemin du retour, de visiter les cités illustres de l'Asie. Sa jeunesse le reprend. Le printemps le transporte. Il ne tient plus en place.

Déjà le printemps, libre du gel, ramène les tiédeurs.

Déjà le déchaînement du ciel de l'équinoxe

S'apaise sous les souffles joyeux du Zéphyr.

Catulle, abandonnons les plaines de Phrygie

Et le pays fécond de Nicée battue des vents!

Volons vers les cités illustres de l'Asie!

Déjà mon âme frémit, brûlant de vagabonder;

Déjà mes pieds joyeux prennent force à leur désir.

Adieu, les bonnes réunions de camarades

Partis ensemble de la maison, là-bas,

Où les ramènent des chemins différents et variés.

son enfance dans sa villa de la presqu'île de Sirmio, sur le lac de Garde. Le lac et sa maison, au contact de sa vie débordante, prennent vie pour l'accueillir.

Sirmio, perle jolie des presqu'îles et des îles,

De toutes celles que porte, dans les lacs limpides

Et dans la vaste mer, l'un et l'autre Neptune,

Combien heureux, combien joyeux je viens te voir,

plus importantes. — ³ A la fois dieu des mers et dieu des sources, des rivières et des lacs.

Vix mi ipse credens Thuniam ¹ atque Bithunos 5
 Liqueisse campos et videre te in tuto.
 O quid solutis est beatius curis,
 Cum mens onus reponit ac peregrino
 Labore fessi venimus larem ad nostrum
 Desideratoque acquiescimus lecto. 10
 Hoc est quod unum est pro laboribus tantis.
 Salve, o venusta Sirmio, atque cro gaude;
 Gaudete vosque, o Lydiae ² lacus undae;
 Ridete, quicquid est domi cachinnorum.

Revenu à Rome en 55, il revoit Lesbie. Elle lui sourit. Il renoue avec elle. Mais ses yeux se sont ouverts. Il sait qu'elle est peu

P. 109. Iucundum, mea vita, mihi proponis amorem
 Hunc nostrum inter nos perpetuumque fore.
 Di magni, facite ut vere promittere possit,
 Atque id sincere dicat et ex animo,
 Ut liceat nobis tota perducere vita 5
 Aeternum hoc sanctae foedus amicitiae.

Dans les premiers temps, cette tendresse qu'il a besoin de donner semble payée de retour. Il badine sur leur querelle et leur recon-

P. 45. Acmen Septimius suos amores
 Tenens in gremio: « Mea, inquit, Acme,
 Ni te perditte amo atque amare porro
 Omnes sum assidue paratus annos
 Quantum qui pote plurimum perire, 5
 Solus in Libya Indiaque tosta
 Caesio veniam obvius leoni. »
 Hoc ut dixit, Amor ³, sinistra ut ante,
 Dextra sternuit approbationem.

At Acme leviter caput reflectens 10
 Et dulcis pueri ebrios ocellos
 Illo purpureo ore saviata:
 « Sic, inquit, mea vita Septimille,
 Huic uni domino usque serviamus,
 Ut multo mihi maior acriorque 15
 Ignis mollibus ardet in medullis. »
 Hoc tu dixit, Amor, sinistra ut ante,
 Dextra sternuit approbationem.

Nunc ab auspicio bono profecti,
 Mutuis animis amant, amantur.
 Unam Septimius misellus Acmen
 Mavult quam Syrias Britanniasque;
 Uno in Septimio fidelis Acme
 Facit delicias libidinesque.
 Quis ullos homines beatiores
 Vidit, quis Venerem auspiciorem? 25

¹ Partie septentrionale de la Bithynie. — ² Le lac de Garde : les Etrusques, d'origine

Croyant à peine m'être échappé de Thynie et des champs
Et te voir sain et sauf! [bithyniens
Oh! quoi de plus délicieux que des soucis conjurés,
Lorsque l'esprit dépose son fardeau
Et que, fatigués d'une route étrangère, nous rentrons à notre
Et nous reposons sur le lit regretté? [foyer
C'est là le seul profit pour de telles fatigues.
Salut, Sirmio charmante, fête le retour de ton maître;
Fêtez-le, vous aussi, ondes du lac lydien;
Riez, tout ce qu'il y a de rires dans la maison!

sûre. Et pourtant, l'amour lui rendant de la confiance, il s'engage.

Tu me promets, ô ma vie, que cette fois notre amour
Entre nous désormais sera heureux et sans fin.
Dieux grands, faites qu'elle puisse promettre en vérité,
En paroles sincères et qui viennent du cœur,
Pour qu'il nous soit permis de mener toute la vie
Cet éternel accord d'une sainte amitié.

ciliation avec une ironie légère et mélancolique, rappelant la *Moi-neau* des débuts de leurs amours, mais traversée de plus de ferveur.

Septimius tenant sur ses genoux Acmé,
Ses amours, dit: « Mon Acmé,
S'il n'est pas vrai que je t'aime éperdument
Et ne sois prêt à t'aimer fidèlement toute ma vie,
Comme celui qui pourrait le plus périr d'amour,
Puissé-je, seul, dans la Libye ou dans l'Inde brûlée,
Rencontrer sur ma route un lion aux yeux glauques. »
Comme il disait ces mots, Amour, hostile jusque-là,
Eternua à droite en signe de faveur.

Alors Acmé, tournant légèrement la tête,
Ayant baisé, de cette belle bouche de pourpre,
Les chers yeux enivrés du doux adolescent,
« O ma vie, dit-elle, mon gentil Septimius,
Puissions-nous ne servir plus jamais que ce seul maître
Comme il est vrai que, beaucoup plus vif et plus ardent,
Brûle le feu d'amour dans les tendres profondeurs de mon
Comme elle disait ces mots, Amour, hostile jusque-là, [être.»
Eternua à droite en signe de faveur.

Maintenant, partis sous de bons auspices,
D'une âme mutuelle ils aiment, ils sont aimés.
Septimius, le pauvre, préfère la seule Acmé
Aux Syries et BreTAGNES.
Du seul Septimius la fidèle Acmé
Fait ses délices et ses plaisirs.
Qui donc a vu jamais humains plus fortunés,
Qui une Vénus plus favorable?

lydienne selon les anciens, avaient conquis la vallée du Pô au VI^e siècle. — * On peut imaginer, près des amants, le dieu invisible.

Il s'est perdu. Sa passion est telle que, malgré la jalousie trop justifiée qui le déchire, et son furieux déchainement contre ses rivaux, il ne se déprend pas. Il se réprouve d'aimer une infidèle;

- P. 75. *Huc est mens deducta tua, mea Lesbia, culpa,
Atque ita se officio perdidit ipsa suo,
Ut iam nec bene velle queat tibi, si optima fias,
Nec desistere amare, omnia si facias.*

Un cri, tout chargé de désespoir, monte de son cœur battant à ses

- P. 85. *Odi et amo. Quare id faciam fortasse requiris.
Nescio, sed fieri sentio et excrucior.*

Le désespoir a rempli la mesure de l'amour. Il s'est égalé à lui.

- P. 76. *Siqua recordanti benefacta priora voluptas
Est homini, cum se cogitat esse pium,
Nec sanctam violasse fidem, nec foedere nullo
Divum ad fallendos numine abusum homines,
Multa parata manent tum in longa aetate, Catulle, 5
Ex hoc ingrato gaudia amore tibi.
Nam quaecumque homines bene cuiquam aut dicere
Aut facere, haec a te dictaque factaque sunt; [possunt
Omniaque ingratae perierunt credita menti.
Quare cur te iam amplius excrucies? 10
Quin tu animo offirmas atque istinc teque reducis
Et dis invitis desinis esse miser?
Difficile est longum subito deponere amorem.
Difficile est, verum hoc qua lubet efficias.
Una salus haec est, hoc est tibi pervincendum; 15
Hoc facias, sive id non pote sive pote.
O di, si vestrum est misereri, aut si quibus unquam
Extremam iam ipsa in morte tulistis opem,
Me miserum aspiciate et, si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem perniciemque mihi, 20
Quae mihi subrepens imos ut torpor in artus
Expulit ex omni pectore laetitas.
Non iam illud quaero, contra ut me diligat illa,
Aut, quod non potis est, esse pudica velit;
Ipse valere opto et taetrum hunc deponere morbum. 25
O di, reddite mi hoc pro pietate mea.*

Il ne restait plus que la prière.

Par quel don mystérieux ce sanglot étouffé, qui blesse tout le cœur, devient-il de la poésie? Pourquoi est-elle plus belle, parce qu'il est plus douloureux? A quel foyer profond d'harmonie la ferveur, refluant du monde qui ne lui répond plus, a-t-elle forgé ce verbe et ce rythme pleins?

Catulle ne croyait plus aux dieux de son temps. Il n'en a pas à implorer. Mais il a besoin de prier; il prie. Sa prière se prouve son objet. Elle est déjà un commencement de réponse. Sa beauté est une grâce. Une telle poésie, à elle seule, exauce.

son cœur loyal a fini par se fermer sous le mépris, mais il tient à elle. La passion s'exaspère de tout ce qu'a perdu l'amour.

Mon âme en est venue à ce point par ta faute,
Ma Lesbie, et s'est si bien perdue, elle-même, par sa fidélité,
Que si tu devenais la meilleure des femmes, elle ne pourrait
Plus t'aimer ni cesser de te vouloir si tu faisais le pire. [désormais]

lèvres de poète. Et ce cri, dont l'angoisse nous étreint, est un chant.

Je hais et j'aime. Comment j'en suis venu là, demandes-tu peut-
Je ne sais pas ; mais je le sens, et j'en meurs sur la croix. [être ?]

Il le couvre de son ombre.

S'il est pour l'homme, au souvenir de ses bienfaits passés,
Quelque plaisir à songer qu'il est pieux, [engagement,
Qu'il n'a pas violé la sainte foi jurée et qu'il n'a, dans aucun
Abusé de la puissance des dieux pour égarer les hommes,
Alors de nombreuses joies, longuement préparées,
T'attendent, Catulle, à cause de cet amour ingrat!
Car tout ce que peuvent dire ou faire de bien les hommes
Envers quelque autre, cela, tu l'as dit, tu l'as fait.
Tout a péri voué à un esprit ingrat.
Aussi pourquoi te torturer davantage ?
Que ne roidis-tu ton âme et ne t'arraches-tu de là,
Et, devant l'arrêt des dieux, ne cesses-tu de souffrir ?
Il est dur, tout à coup, de laisser un long amour.
C'est dur, mais il le faut, et n'importe comment.
C'est là le seul salut, c'est là qu'il te faut vaincre.
Fais-le, que ce soit impossible ou possible. [quelqu'un,
— O dieux, s'il est en vous d'avoir pitié ou si jamais vous avez à
Au moment même de la mort, apporté le suprême secours,
Regardez-moi dans mon malheur, et, si ma vie a été pure,
Arrachez de moi cette peste et ce fléau,
Qui, se glissant comme une torpeur au plus profond de mon être,
A expulsé les joies de toute ma poitrine.
Non que je demande encore ce miracle qu'elle réponde à mon amour
Ou, ce qui n'est pas possible, qu'elle veuille respecter la pudeur.
Je souhaite, moi, me guérir et me défaire de cette noire maladie.
O dieux, vous me devez cela pour ma piété!

Ce témoignage du désespoir est un témoignage de joie; d'une joie déchirée, étrangère, mais de joie puisque c'est un témoignage d'harmonie. Nous souffrons avec le poète, et, dans la mesure même où notre cœur bat sur le battement du sien, nous sentons rayonner la beauté du poème.

Fénelon reconnaissait, dans la poésie désespérée de Catulle, le comble de la perfection.

Une telle beauté est purifiante. Le poète a tiré de son mal le seul remède. Il a dépouillé son amour en le consacrant. L'énergie de cette fin de vers spondaïque *est tibi pervincendum* n'aura pas été vaine.

Désormais l'infidèle pourra tenter une nouvelle réconciliation; des amis communs auront beau s'entremettre : le charme est rompu.

P. 11. Nec meum respectet, ut ante, amorem, 21
 Qui illius culpa cecidit velut prati
 Ultimi flos, praetereunte postquam
 Tactus aratro est.

L'adieu intérieur est prononcé. Catulle a maintenant épuisé son amour. Mais il y repensera parfois et ce sera, hélas! avec une amertume qui prouve combien il avait aimé.

P. 64. « Non tamen ante mihi languescent lumina morte,
 Nec prius a fesso secedent corpore sensus,
 Quam iustam a divis exposcam prodita multam, 190
 Caelestumque fidem postrema comprecet hora.
 Quare facta virum multantes vindice poena,
 Eumenides ¹, quibus anguino redimita capillo
 Frons expirantis praeporat pectoris iras, 195
 Huc huc adventate, meas audite querelas,
 Quas ego, vae! misera extremis proferre metallis
 Cogor inops, ardens, amenti caeca furore.
 Quae quoniam verae nascuntur pectore ab imo,
 Vos nolite pati nostrum vanescere luctum,
 Sed quali solam Theseus me mente reliquit, 200
 Tali mente, deae, funestet seque suosque. »

Catulle, comme Musset, a beau avoir abusé de sa vie, avoir trop donné de lui à une passion sans issue, avoir trompé le chagrin, la rage ou le souvenir par la débauche, il a conservé intact le sens gracieux et pur de la jeune fille, de l'honnête femme.

Quoi de plus délicieusement aimable que la comparaison — assez

P. 65. Sed tamen in tantis maeroribus, Ortale, mitto 15
 Haec expressa tibi carmina Battiadae ¹,
 Ne tua dicta vagis nequiquam credita ventis
 Effluxisse meo forte putes animo,
 Ut missum sponsi furtivo munere malum ²
 Procurrit casto virginis e gremio, 20
 Quod miserae oblitae molli sub veste locatum,
 Dum adventu matris prosilit, excutitur;
 Atque illud prono praecipit agitur decursu,
 Huic manat tristi conscius ore rubor.

Ce mauvais sujet a des mots et des rythmes charmants pour célébrer de jeunes et pudiques amours. Voici, pris à un épithalame,

P. 61. Collis o Heliconii ⁴
 Cultor, Vraniae genus ⁵,
 Qui rapis teneram ad virum
 Virginem, o Hymenaeae Hymen,
 O Hymen Hymenaeae, 5

¹ Déeses de la vengeance. — ² Callimaque prétendait descendre de Battos, roi mythique

Et c'est l'adieu insultant, définitif du poème 11 dont la fin est comme l'écho mélancolique des amours perdues.

Et qu'elle ne compte plus, comme autrefois, sur mon amour,
 Qui, par sa faute, est tombé,
Tel, au bord de la prairie, une fleur
 Qu'a touchée en passant la charrue.

Ainsi, les souvenirs marqués dans son cœur lui dicteront les plaintes d'Ariane abandonnée par Thésée, les imprécations de la fille de Minos rappelleront les invectives et les cris de rage du poète trahi.

Pendant mes yeux ne languiront pas de mort,
Mes sens n'abandonneront pas mon corps épuisé [m'a trahie,
Avant que je ne réclame des dieux le juste châtement de celui qui
Et que je n'implore l'appui du ciel à mon heure dernière.

Aussi, vous qui punissez d'un châtement vengeur les crimes des
 [hommes,
Euménides, vous dont le front ceint d'une chevelure de serpents
Exprime les colères jaillies de votre poitrine,
Ici! venez ici! entendez mes reproches,
Que mon malheur, hélas, me contraind d'arracher [insensée!
Du plus profond de mon être, moi, démunie, aveuglée d'une fureur
Puisque ces reproches jaillissent à bon droit de mon cœur,
Ne souffrez pas que mon deuil reste sans vengeance,
Mais, de ce même esprit dont Thésée m'a laissée, [les siens! »
De ce même esprit, déesses, qu'il se détruise lui-même et détruise

mal amenée peut-être, mais si séduisante — par laquelle il s'était excusé auprès du grand orateur Hortensius Orталus de lui envoyer la traduction d'un poème de Callimaque, et non des vers plus personnels que le chagrin causé par la mort de son frère l'avait empêché d'écrire.

Mais cependant, parmi tant de douleurs, Orталus, je t'envoie

Ces vers tirés du Battiade;
Ne crois pas que tes paroles, confiées en vain à des vents
 Aient pu jamais s'échapper de mon âme, [incertains,
Comme la pomme, présent furtif d'un soupirant,
 Roule du chaste sein d'une vierge et retombe à ses pieds
Au moment où la pauvrette, oubliant qu'elle l'a cachée sous sa
 S'élance à l'approche de sa mère; [robe moëlleuse,
Le fruit poursuit de l'avant sa course précipitée, [coupable.
Et sur le visage confus de la jeune fille se répand une rougeur

un fragment délicieux qui se termine sur un éclat de divine tendresse.

Toi qui habites la colline
D'Hélicon, ô race d'Uranie,
Toi qui, pour l'amener à l'époux, ravis
Une tendre vierge, ô Hyménée Hymen,
O Hymen Hyménée,

Cinge tempora floribus Suave olentis amarici, Flammeum ¹ cape laetus, huc Huc veni niveo gerens Luteum pede soccum,	10
Excitusque hilari die Nuptialia concinens Voce carmina tinnula Pelle humum pedibus, manu Pineam quate taedam.	15
Namque Iunia Manlio, Qualis Idalium ² colens Venit ad Phrygium Venus Iudicem ³ , bona cum bona Nubet alite virgo,	20
Floridis velut enitens Myrtus Asia ramulis, Quos Amadryades ⁴ deae Ludicrum sibi rosido Nutriunt humore.	25
Quare age huc aditum ferens Perge linquere Thespieae ⁵ Rupis Aonios specus, Nympha quos super irrigat Frigerans Aganippe,	30
Ac domum dominam voca, Coniugis cupidam novi Mentem amore revinciens, Ut tenax hedera huc et huc Arborem implicat errans.	35
... ..	
Ille pulveris Africi Siderumque micantium Subducatur numerum prius, Qui vestri numerare vult Multa milia ludi.	210
Ludite ut lubet et brevi Liberos date. Non decet Tam vetus sine liberis Nomen esse, sed indidem Semper ingenerari.	215
Torquatus ⁶ volo parvulus Matris e gremio suae Porrigens teneras manus Dulce rideat ad patrem Semihiante labello . ⁷	220

¹ La couleur safran est celle des dieux de l'amour et du mariage. — ² Ville de Chypre. —
Paris. — ³ Nymphes des bois. — ⁴ Thespies était en Aonie, région de la Béotie, au pied de
Hélicon où prenait sa source l'Aganippé. — ⁶ Le marié est un Manlius Torquatus. —

Ceins tes tempes de fleurs
De marjolaine au parfum délicieux,
Et, joyeux, prends ton voile de flamme,
Viens ici, viens de ton pied de neige
Au jaune brodequin.

Et, exalté par la joie du jour,
Chantant l'hymne nuptial
D'une voix au timbre clair,
Frappe du pied le sol, de la main
Secoue la torche résineuse.

Car Junia s'unit à Manlius,
Telle Vénus qui habite Idalie
Lorsqu'elle vint vers l'arbitre phrygien,
Ainsi la vierge franche
Sous un franc présage,

Pareille au myrte d'Asie,
Tout brillant de rameaux fleuris,
Que les déesses hamadryades
Se plaisent à nourrir
De l'humide rosée.

Viens donc et porte ici tes pas.
Accepte de quitter les antres aoniens
De la roche thespienne,
Qu'arrose de sa cascade
La fraîche nymphe Aganippé;

Dans sa maison appelle la maîtresse,
Et enchaîne d'amour
L'âme pleine de désir de son jeune époux,
Comme le lierre tenace, de toutes parts,
Enserre un arbre de rameaux errants.

... ..

Qu'il compte plutôt le nombre
Des grains de sable de l'Afrique
Et des astres étincelants
Celui qui veut dénombrer
Vos mille et mille jeux.

Autant qu'il vous plaît, livrez-vous à vos jeux
Et bien vite donnez-nous des fils.
Il ne sied pas qu'un nom si ancien
Reste sans fils, mais qu'il se prolonge
Toujours de naissance en naissance.

Je veux qu'un tout petit Torquatus,
Du sein de sa mère
Tendant ses tendres mains,
Doucement rie à son père,
Sa petite lèvre entr'ouverte.

¹ Cf. Virgile, *Buc.*, 4, 60 : *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem* : Commence, petit enfant, à reconnaître ta mère à son sourire.

Catulle a beaucoup donné à l'amitié. L'éloignement de ses amis, leur retour, leur dévouement, la trahison de quelques-uns l'ont bouleversé, lui ont inspiré des poèmes violemment émus. Celui où il a mis le plus de lui-même est la brève élégie que, peu de temps

P. 96. **Si quicumque mutis gratum acceptumve sepulcris
Accidere a nostro, Calve, dolore potest,
Quo desiderio veteres renovamus amores
Atque olim missas flemus amicitias,
Certe non tanto mors immatura dolori est** 5
Quintiliae quantum gaudet amore tuo.

Calvus, proche de la mort, avait composé une élégie où il semble avoir rêvé, sans grand espoir, qu'il rejoindrait en quelque façon Quintilia et qu'il y aurait encore une ombre d'elle pour s'en réjouir :

**Lorsque je serai devenu cendre fauve...
Peut-être même sa cendre en serait-elle heureuse...¹**

A cette fidélité Catulle mesure tout ce qu'il a perdu avec son grand amour détruit, tout ce qu'il n'a jamais connu, et que son cœur eût pourtant été capable de connaître; il n'a de beau souvenir que de son propre amour; il ne peut même pas pleurer une maîtresse moins que morte, basement infidèle, image déçue d'elle-même, mais il sait par ailleurs ce qu'est le regret d'une affection pure emportée par la mort; il a perdu son frère. Soutenant de

P. 68b. **Qualis in aërii perlucens vertice montis
Rivus muscoso prosilit e lapide,
Qui cum de prona praeceps est valle volutus,
Per medium densi transit iter populi,** 20 [60]
**Dulce viatori lasso in sudore levamen,
Cum gravis exustos aestos hiulcat agros,
... ..
Tale fuit nobis Allius auxilium.** 26 [66]

P. 64. **Hic², qualis flatu placidum mare matutino
Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas** 270
**Aurora ex oriente vagi sub limina Solis,
Quae tarde primum clementi flamine pulsae
Procedunt, leviterque sonant plangore cachinni,
Post vento crescente magis magis increbescunt
Purpureaque procul nantes a luce refulgent,** 275
**Sic tum vestibuli linquentes regia tecta
Ad se quisque vago passim pede discedebant.
Quorum post abitum princeps e vertice Peli³
Advenit Chiron⁴ portans silvestria dona;
Nam quoscumque ferunt campi, quos Thessala magnis** 280

¹ Charisius, I, 101, 10 (Keil) et Nonius, p. 198 M, 12 (L. Müller). — ² Cf. L. HERRMANN, *Les masques et les visages dans les Bucoliques de Virgile* (Bruxelles, 1930), pp. 107 sqq. et P. GILBERT et M. RENARD, *op. cit.*, pp. 60 sqq. — ³ Ce fragment décrit le départ des

avant sa mort, peu de temps avant la mort de son grand ami Calvus, orateur et poète passionné, il adressait à celui-ci pour s'associer au chagrin toujours renouvelé que lui avait laissé la mort, survenue quelques années auparavant, de sa femme Quintilia.

Si quelque chose d'agréable ou de bienvenu peut parvenir aux
Calvus, de par notre douleur, [sépulcres muets,
De par le regret qui nous fait revivre nos anciennes amours
Et pleurer nos amitiés autrefois perdues,
Certes, pour Quintilia, sa mort prématurée n'est pas tant une
Que ton amour ne lui est une joie. [douleur

ce double souvenir, où il résume sa vie, sa compassion pour Calvus, il trouve pour le consoler le seul réconfort possible : Quintilia, s'il reste d'elle une âme qui soit sensible, sera moins triste d'être morte qu'heureuse de la fidélité du mari qu'elle aimait.

Ce bref poème est tout simple. Mais pour le créer il fallait avoir un cœur ouvert à toute sympathie, il fallait, de tout ce grand cœur, avoir aimé, avoir souffert, il fallait en avoir tiré, de poème en poème, un sens poignant de l'harmonie.

Dans les derniers temps de sa vie, Catulle semble s'être retiré de plus en plus à Vérone. S'il est vrai, comme nous le croyons, que ce soit lui le Daphnis des *Bucoliques*², il aurait rencontré et charmé le jeune Virgile sur le bord du Mincio. Ce serait le plus bel honneur de son tombeau. Ajoutons-y quelques fleurs toujours fraîches, cueillies dans son propre jardin.

Ainsi que du sommet d'une montagne en plein ciel
Bondit d'une pierre moussue un ruisseau transparent,
Qui, ayant dévalé l'escarpement rapide,
Vers un chemin fréquenté, le franchit de son cours,
Apportant un doux soulagement aux lassitudes du passant en
Quand la lourde chaleur fend les champs embrasés, [sueur,
... ..
Tel fut pour moi le secours que me valut Allius!

Ainsi, quand le Zéphyr, d'une haleine matinale ridant la mer [tranquille,
Au lever de l'aurore, pousse vers le seuil du soleil errant
Les vagues penchées qui, d'abord touchées
Par le souffle paisible, s'avancent lentement
Et doucement résonnent comme d'un murmure de rire,
Puis, sous le vent qui se lève, se pressent grandissantes,
Et, ondoyant au loin, resplendissent d'une lumière pourrée,
Ainsi quittant le portique du vestibule royal,
Chacun, de son côté, s'en retournait çà et là.
Le premier, après leur départ, du sommet du Pélion,
Vint Chiron, apportant les présents de la nature sauvage.
Car toutes les fleurs que produisent les plaines, celles que, dans
[ses hautes montagnes,

hommes et l'arrivée des dieux champêtres aux noces de Thétis et Pélée. — ² Montagne de Thessalie. — ³ Le centaure Chiron allait devenir le précepteur d'Achille.

Montibus ora creat, quos propter fuminis undas
Aura parit flores tepidi fecunda Favoni ¹,
Hos indistinctis plexos tulit ipse corollis,
Quo permulsa domus iucundo risit odore.
Confestim Penios adest, viridantia Tempe ², 285
Tempe, quae silvae cingunt super impendentes,
Naiasin linquens Doris celebranda choreis,
Non vacuus; namque ille tulit radicitus altas
Fagos ac recto proceras stipite laurus,
Non sine nutanti platano lentaque sorore ³ 290
Flammati Phaethontis et aëria cupressu.
Haec circum sedes late contexta locavit,
Vestibulum ut molli velatum fronde vireret.

¹ Cf. n. 5, p. 5. — ² Vallée de Thessalie parcourue par le Pénée. — ³ Les Héliades furent

Crée le pays thessalien, celles qu'au bord des eaux du fleuve
Fait naître la brise fécondante du tiède Favonius,
Il les apporta en personne, entrelacées en guirlandes variées,
Et la maison rit, caressée de l'odeur heureuse.
Aussitôt vint le Pénée, de la verdoyante Tempé.
De Tempé que couronnent des bois qui la surplombent
Et qu'il laisse les Naiades animer de leurs chœurs doriens.
Il n'a pas les mains vides ; car il a apporté de grands hêtres
Avec toutes leurs racines et des lauriers élancés au tronc droit,
Ainsi que le platane, qui se balance, et la sœur flexible
De Phaéton le foudroyé, et le cyprès aérien.
Il les a mis, entrelacés, tout autour de la demeure, [verdure.
Afin que le vestibule, voilé de ce tendre feuillage, parût tout de

métamorphosées en peupliers après que leur frère Phaéton eut été foudroyé en conduisant le char du soleil,

H O R A C E ¹

ODES

Il aimait la vie; il aimait son métier de poète, le vin, le loisir, la paix de la campagne et le spectacle de la ville, l'amour et l'amitié, la nature et la douceur du chez soi, les légendes dorées et les fines causeries. Tout le spectacle des jours, il le traduisait en beaux vers nuancés d'une sereine sagesse en même temps qu'il savait chanter les destins de la patrie romaine. Il était réservé, un peu méfiant, indépendant, sensible et moqueur; il avait l'esprit lucide et le cœur enthousiaste; il était prompt à s'irriter et non moins à s'apaiser. Seule peut-être la discipline de l'art avait réalisé l'équilibre et l'harmonie de son tempérament qu'agitaient des tendances parfois contradictoires.

Il était né à Venouse, en Apulie, d'un modeste affranchi, receveur des enchères publiques. Ambitieux pour lui, son père, qui n'avait pour tout bien qu'un petit domaine, l'avait amené de bonne heure aux écoles de Rome, puis lui avait permis de se rendre à Athènes pour achever ses études.

Brutus y vint après le meurtre de César; Horace, poussé par l'exemple de ses camarades qui appartenaient aux grandes familles de Rome, entraîné aussi par quelque juvénile passion républicaine, s'enrôla et fut pourvu du grade de tribun. Ce qui prouve combien son intelligence avait dû déjà le faire apprécier. L'aventure se termina à Philippi. Rentré à Rome, il profita de l'amnistie. Mais entre-temps son père était mort et le bien familial avait été confisqué. Le jeune homme se trouvait dépourvu; pas assez cependant qu'il ne pût acheter une charge de secrétaire du trésor.

Son dénuement, sa sensibilité à vif le poussèrent à écrire et son

I, 37.

**Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus, nunc Saliaribus ²
Ornare pulvinar deorum ³
Tempus erat dapibus, sodales.**

**Antehac nefas depromere Caecubum ⁴
Cellis avitis, dum Capitolio
Regina dementes ruinas
Fumus et imperio parabat**

5

¹ Quintus Horatius Flaccus, 65-8 avant Jésus-Christ. — ² Les banquets des Saliens, prêtres de Mars, étaient célèbres par leur luxe. — ³ Allusion au lectisterne, repas sacré, où les statues

instinct moqueur, son mépris des méchants et des sots s'exprimèrent dans la virulence des *Iambes* et dans l'impertinence des premières *Satires*. Sans doute avait-il également le désir d'attirer l'attention et comme il avait mieux que du talent, il y réussit; il se trouva bientôt lié avec Virgile et Varius. Ceux-ci le présentèrent à Mécène qui, après lui avoir imposé l'épreuve d'une longue attente, l'accueillit au nombre de ses familiers. Mécène allait désormais tenir avec Virgile une grande place dans son cœur fidèle. Lorsque Mécène se rendit à Brindes pour négocier une réconciliation entre Octave et Antoine, Horace l'accompagna en même temps que Virgile. Et quelques années plus tard, Mécène, mettant le comble à ses vœux, lui offrit une petite propriété dans la vallée de la Licenza, en Sabine.

Plus de dix ans se sont écoulés depuis Philippes. L'affection de Virgile, l'amitié de Mécène, n'ont pas été sans agir sur le poète. S'il parle sans honte du coup de tête qui l'a mené dans les rangs de Brutus, il sait maintenant que seul Octave peut rendre la tranquillité à la patrie déchirée par les guerres civiles. Son désir d'ordre, et non la générosité de Mécène, l'a rallié à la cause d'Octave. Il a vu que c'était le chef qu'il fallait suivre et après l'adhésion de l'intelligence est venue l'adhésion du cœur.

Le terme de cette conversion politique, qui l'amènera à se faire plus tard l'auxiliaire des intentions politiques, religieuses et morales d'Auguste, se marque dans les derniers *Iambes* et les premières *Odes*. L'épode 9, par exemple, écrite au lendemain d'Actium, célèbre la victoire d'Octave sur Antoine et sur Cléopâtre comme un triomphe national. Cette œuvre, toute pleine de l'émotion provoquée par la nouvelle, laisse encore percer de l'inquiétude, car la victoire n'est peut-être pas décisive et c'est seulement un an plus tard, après le suicide de Cléopâtre, que le poète écarte tout sujet de crainte. Sa joie sincère, son orgueil romain éclatent dans une ode toute vibrante d'un rythme fier et ardent, dont le mouvement initial s'inspire d'un poème d'Alcée (fr. 55, Th. Reinach) sur la mort du tyran Myrsilos.

**Maintenant il faut boire, maintenant d'un pied libre
Frapper la terre; maintenant, pour un banquet digne des Saliens,
Il est temps de disposer
La couche des dieux, ô amis.**

**Naguère, il était impie de tirer le Cécube
Du cellier de nos pères, tant qu'une reine
Préparait au Capitole une ruine insensée
Et des funérailles pour l'empire,**

des dieux reposaient sur des coussins devant la table. — ⁴ Cru célèbre provenant du sud du Latium,

Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum, quidlibet impotens 10
Sperare fortunaque dulci
Ebria. Sed minuit furorem

Vix una sospes navis ab ignibus
Mentemque lymphatam Mareotico ¹
Redegit in veros timores 15
Caesar ², ab Italia volantem

Remis adurgens, accipiter velut
Molles columbas aut leporem citus
Venator in campis nivalis 20
Haemoniae ³, daret ut catenis

Fatale monstrum. Quae generosius
Perire quaerens nec muliebriter
Expavit ensem nec latentes
Classe cita reparavit oras ⁴,

Ausa et iacentem visere regiam 25
Voltu sereno, fortis et asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore conbiberet venenum,

Deliberata morte ferocior:
Saevis Liburnis ⁵ scilicet invidens 30
Privata deduci superbo,
Non humilis mulier, triumpho.

Au début, jaillit comme un cri de victoire l'impatient appel aux réjouissances et une triple répétition souligne avec vigueur le changement qui s'est produit dans la situation de Rome. Puis, au souvenir de l'étrangère qui avait rêvé d'anéantir la puissance romaine, la colère s'empare du poète; elle éclate avec violence et se traduit par un rapprochement suggestif où le nom sacré du Capitole voisine avec le titre odieux de reine. Mais bientôt le rappel de la victoire, que traduit l'image de l'épervier poursuivant les colombes et du lièvre traqué par le chasseur, transforme la colère en dédain. Puis enfin, par un contraste qu'explique le caractère romain, sensible à la dignité d'une mort courageuse, le poète termine sur une note qui lui fait honneur en disant la noblesse du suicide de Cléopâtre. Il admire la reine d'Égypte d'avoir évité, en mettant fin à ses jours,

I, 4. Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni ⁷
Trahuntque siccas machinae ⁸ carinas,
Ac neque iam stabulis gaudet pecus aut arator igni
Nec prata canis albicant pruinis.

¹ Marea, près d'Alexandrie, produisait un vin doux et parfumé. — ² Octave. — ³ La Thesalie. — ⁴ Cléopâtre avait d'abord tenté de se suicider par l'épée; elle avait aussi conçu un moment le projet de fonder un nouveau royaume sur la côte de la mer Rouge (Plut., *Ant.*, 79 et 69). — ⁵ Navires de course pareils à ceux des Liburnes, pirates d'Illyrie. — ⁶ Sur le

Avec son troupeau d'hommes infâmes
Souillés de vices ; elle délirait d'espoir sans frein,
Enivrée de sa douce fortune.
Mais sa fureur fut abattue

Quand un seul à peine de ses navires échappa aux flammes ;
Et son esprit que troublait le vin de Maréa
Fut réduit à de vraies craintes
Quand César, tandis qu'elle volait loin de l'Italie,

La poursuivit à force de rames comme l'épervier
Poursuit les tendres colombes ou le chasseur agile le lièvre
Dans les plaines de la neigeuse Hémonie,
Afin de livrer aux chaînes

Le monstre fatal. Mais elle, cherchant
Une plus noble mort, n'a pas, bien que femme,
Redouté l'épée et n'a pas cherché
Sur sa flotte rapide des rivages secrets ;

Elle osa regarder son palais renversé
D'un visage serein et, courageuse, manier
Des serpents pour imprégner
Tout son corps de leur noir venin,

Rendue plus fière par son dessein de mourir :
Elle refusa certes aux cruelles liburnes
De la conduire détrônée,
Elle, incapable de s'abaisser, à l'humiliant triomphe.

la honte de figurer parmi le cortège triomphal du vainqueur. Il termine ainsi en homme de cœur ce chant de victoire d'une admirable sûreté de composition *.

La vue claire des intérêts de la patrie, qui avait amené Horace à se rallier à la politique d'Octave, procédait du solide bon sens que le poète tenait de son père. C'est à celui-ci également qu'il doit sa formation morale. Les conseils du vieil affranchi de Venouse expliquent peut-être mieux que les leçons des maîtres athéniens la sagesse souriante d'Horace et le soin qu'il mettait « à mépriser la mort en savourant la vie ». Dans une de ses pièces les plus anciennes, adressée à L. Sestius, qui comme lui avait servi sous Brutus et s'était rallié à Octave, c'est déjà cette leçon qu'il tire du renouveau.

**L'âpre hiver se dissipe au retour bienvenu du printemps et de Zéphyr,
Les machines traînent à l'eau les carènes longtemps sèches,
Et le troupeau ne jouit plus des étables ni le laboureur du feu
Et les prés ne scintillent plus de givre blanc.**

sens politique de cette ode et de l'épode 9, cf. M. RENARD, *Horace et Cléopâtre*, dans *Etudes horatiennes* (Bruxelles, 1937), pp. 189-199. — * Cf. n. 5, p. 8. — * Rouleaux sur lesquels on faisait glisser les navires jusqu'à la mer.

Iam Cytherea ¹ choros ducit Venus imminente luna	5
Iunctaeque Nymphis Gratiae decentes	
Alterno terram quatiant pede dum graves Cyclopum	
Volcanus ardens visit officinas.	
Nunc decet aut viridi nitidum ² caput impedire myrto	
Aut flore, terrae quem ferunt solutae;	10
Nunc et in umbrosis Fauno ³ decet immolare lucis,	
Seu poscat agna sive malit haedo.	
Pallida Mors aequo pulsat pede pauperum tabernas	
Regumque turres. O beate Sesti,	
Vitae summa brevis spem nos vetat inchoare longam.	15
Iam te premet nox fabulaeque Manes	
Et domus exilis Plutonia, quo simul mearis,	
Non regna vini sortiere talis... ⁴	

Le charme sobre du tableau initial, unissant les détails de la vie à de gracieuses visions mythologiques, annonce Botticelli. Tous les traits constituent une invitation à partager la joie du printemps revenu. Sensations tactiles, visuelles, auditives venant du monde réel s'amalgament en une aimable synthèse jusqu'à ce que l'aspect de la nature renaissante suscite dans l'esprit du poète les images appropriées à son état d'âme : la gracieuse image de Vénus, conduisant le chœur des Nymphes et des Grâces, à laquelle s'opposent les forges rougeoyantes de Vulcain.

Au milieu de ce bonheur printanier, l'évocation de la mort prend une âpreté incomparable. La sensibilité du poète s'exprime en visions précises et graves pour peindre le néant de l'au-delà.

De Ronsard et de Joachim du Bellay à Leconte de Lisle et à Herédia, ce poème, dans son ensemble et dans les détails, a été fort imité. Déjà la froide grandeur avec laquelle est peinte la venue de la mort avait impressionné l'humble moine Hélinand qui, dans sa

I, 9.	Vides ut alta stet nive candidum	
	Soracte ¹ nec iam sustineant onus	
	Silvae laborantes geluque	
	Flumina constiterint acuto?	
	Dissolve frigus ligna super foco	5
	Large reponens atque benignius	
	Deprome quadrimum Sabina,	
	O Thaliarche, merum diota.	
	Permitte divis cetera, qui simul	
	Stravere ventos aequore fervido	10
	Deproeliantes, nec cupressi	
	Nec veteres agitantur orni.	

¹ Vénus était particulièrement honorée dans l'île de Cythère. — ² Brillant de parfums. — ³ Dieu champêtre, identifié avec le Pan des Grecs. — ⁴ Le sort désignait le roi du festin, qui

Déjà Vénus Cythérée, sous la lune montante, conduit les chœurs
Et, mêlées aux nymphes, les Grâces décentes
Frappent la terre de leur pas cadencé, tandis que l'ardent Vulcain
Visite les ateliers laborieux des Cyclopes.
Maintenant il convient d'entourer sa chevelure brillante d'un
Ou de la fleur que portent les terres libérées. [myrte vert
Maintenant aussi il convient, sous les ombres des bois, de sacrifier
Qu'il demande une agnelle ou préfère un chevreau. [à Faune,
La pâle mort, d'un pied indifférent, frappe aux cabanes des pauvres
Et aux châteaux des grands. O opulent Sestius,
La somme brève de la vie nous défend de concevoir un long espoir.
Bientôt pèseront sur toi la nuit et les Mânes fabuleux
Et la demeure précaire de Pluton où, dès que tu seras parvenu,
Tu ne joueras plus aux dés la royauté du vin...

langue fruste, disait après Horace :

Mors, tu abas en un seul jor
Ainsi le roi dedans sa tor
Com le povre dedens son toit.

Et l'on connaît la strophe fameuse de Malherbe dans les *Stances à Du Perrier*. Mais pour célèbres que soient ces vers du poète français, ils ne peuvent égaler la tragique sobriété du vers latin auquel la prosodie apporte une efficacité unique résultant du mètre — assez monotone — dont le choix est conditionné tout entier par l'effet à produire dans les vers 13 et 14, quand la mort vient frapper à la porte des vivants : les trois coups trochaïques terminant le système des dactyles et des iambes du distique prennent là une lugubre résonnance.

La leçon de l'hiver est pareille à celle du printemps, comme le montre l'ode à Thaliarque — le roi du festin — dont le nom imaginaire évoque la gaité des banquets à l'abri des rigueurs du mauvais temps.

Tu vois comme le Soracte se dresse éblouissant
D'une haute neige, comme les forêts ont peine
A soutenir leur charge et comme
Les rivières sont prises par le gel aigu.

Dissipe le froid en jetant le bois sur le feu
A larges brassées et, plus généreusement que tu ne l'as fait,
Tire un vin de quatre ans
D'une amphore sabine, ô Thaliarque.

Laisse tout le reste aux dieux :
Dès qu'ils ont abattu les vents en bataille
Sur la mer bouillonnante, ni les cyprès
Ni les ornes antiques ne sont plus agités.

présidait le repas. — ³ Au sud de l'Etrurie, en pays falisque, à environ 40 kilomètres de Rome.

Quid sit futurum cras, fuge quaerere, et
 Quem fors dierum cumque dabit, lucro
 Adpone nec dulces amores
 Sperne, puer, neque tu choreas, 15

Donec virenti canities abest
 Morosa. Nunc et Campus et arcae
 Lenesque sub noctem susurri
 Composita repetantur hora, 20

Nunc et latentis proditor intimo
 Gratus puellae risus ab angulo
 Pignusque dereptum lacertis
 Aut digito male pertinaci.

Une suite de tableaux achevés en quelques traits composent cette ode qui développe, par des exemples, le conseil de jouir attentivement de tout. Ici encore Horace s'inspire d'Alcée (*fr. 62* Th. Reinach), mais sur le thème que lui fournit son modèle grec il compose une œuvre toute personnelle et par certaines impressions de nature et par les sentiments que lui suggère le spectacle de l'hiver. La neige sur la campagne romaine est peinte avec la sobriété et la sûreté de traits d'un Japonais. Par contraste, l'intimité joyeuse du foyer paraît plus chaude. Mais les fêtes d'intérieur ne retiennent

I, 11. Tu ne quaesieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi
 Finem di dederint, Leuconoe, nec Babylonios
 Temptaris numeros ¹. Ut melius quicquid erit pati!
 Seu plures hiemes seu tribuit Iuppiter ultimam,
 Quae nunc oppositis debilitat pumicibus mare 5
 Tyrrhenum, sapias, vina liques et spatio brevi
 Spem longam rescres. Dum loquimur, fugerit invida
 Aetas: carpe diem, quam minimum credula postero.

L'inquiétude d'une jeunesse passée au milieu des guerres civiles perce peut-être dans cette ode où l'appel à la jouissance se raffine d'un appel à choisir les plaisirs les plus délicats. Il y a beaucoup de sagesse dans cette exhortation à ne pas laisser passer un beau jour sans le savourer pleinement. Mais retrancher de la vie les longs espoirs, c'est en retrancher tout dessein de longue haleine, toute œuvre approfondie, c'est-à-dire précisément ce qui fait l'intérêt et la grandeur d'une vie humaine. Aussi Horace ne s'est-il pas borné à cette philosophie immédiate. Et, s'il semble bien qu'il n'ait pas

II, 3. *Aequam memento rebus in arduis*
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Laetitia, moriture Delli,

¹ Les calculs des astrologues.

**Ce que doit être demain, évite de le chercher
Et chaque jour que le sort te donne, compte-le pour un gain
Et ne dédaigne pas les douces amours,
Enfant, ni les danses en chœurs,**

**Tant que de ta jeune tête est loin la vieillesse morose,
Va retrouver aujourd'hui et le Champ de Mars et les places
Et les tendres murmures [publiques
A la tombée de la nuit, à l'heure convenue,**

**Aujourd'hui aussi le rire bienvenu qui décèle
Le coin perdu où se cachait ton amie
Et le gage dérobé à ses bras
Ou à son doigt qui ne s'obstine guère.**

jamais bien longtemps les Méditerranéens. Le poème se termine par une évocation vive des jeux de fin d'après-midi et du soir tombant, qui étouffe les couleurs et les voix, tandis qu'une belle taquine révèle sa cachette à l'amoureux en laissant fuser un éclat de rire.

Cette morale d'artiste, sensible avant tout à la beauté et à la fuite des choses, trouve sa formule dans le conseil de cueillir le jour, si souvent répété depuis la lointaine Égypte jusqu'à Ronsard et à d'autres plus proches encore de nous.

**Ne cherche pas, toi, il est interdit de le savoir, quelle fin [pas
Les dieux ont arrêtée pour moi, pour toi, Leuconoé, et n'interroge
Les calculs babyloniens. Qu'il vaut mieux endurer l'avenir quel [qu'il soit!
Que Jupiter t'accorde plusieurs hivers ou que celui-ci soit le [dernier,
Qui maintenant brise contre ses bords rocheux [de la vie
La mer Tyrrhénienne, sois sage, filtre tes vins et du bref espace
Retranche un long espoir. Pendant que nous parlons aura fui
Le temps jaloux : cueille le jour et fie-toi le moins possible au [lendemain.**

connu le noble tourment de Virgile, toujours hanté d'une œuvre à mener plus loin, il laisse sentir ailleurs une âme plus exigeante. Ainsi y a-t-il plus d'élévation dans l'ode à Dellius.

L'inconstant Dellius — le voltigeur des guerres civiles, comme l'avait plaisamment surnommé Messala — avait été successivement l'ami de Dolabella, de Cassius, de Marc Antoine avant de passer du côté d'Auguste. Peut-être cette inégalité de caractère appelait-elle l'exhortation d'Horace à une modération ferme et digne. L'appel aux jouissances permises, qui suit, ferait en quelque sorte passer la leçon :

**Souviens-toi de maintenir égale ton âme
Dans les temps de malheur, comme, aux temps favorables,
Elle soit éloignée d'une joie insolente,
O Dellius, puisque tu dois mourir,**

Seu maestus omni tempore vixeris Seu te in remoto gramine per dies Festos reclinatum bearis Interiore nota Falerni ¹ .	5
Quo pinus ingens albaque populus Umbram hospitem consociare amant Ramis ? quid obliquo laborat Lympha fugax trepidare rivo ?	10
Huc vina et unguenta et nimium breves Flores amoenae ferre iube rosae, Dum res et aetas et sororum ² Fila trium patiuntur atra.	15
Cedes coemptis saltibus et domo Villaque, flavus quam Tiberis lavit, Cedes, et exstructis in altum Divitiis potietur heres.	20
Divesne prisco natus ab Inacho ³ Nil interest an pauper et infima De gente sub divo moreris, Victima nil miserantis Orci ⁴ :	
Omnes eodem cogimur, omnium Versatur urna, serius ocius Sors exitura et nos in aeternum Exilium impositura cumbae ⁵ .	25

La pensée de la mort inévitable doit faire juger de haut les peines et les plaisirs. Une certaine sérénité sera le fruit de ce détachement. Ces considérations mènent Horace à son thème favori du *carpe diem*, illustré par un exemple charmant : ce serait du gaspillage de ne pas jouir de la vue et de la fraîcheur du ruisseau, de ne pas jouir de l'ombre légère que donnent à un sol encore abrité du vent, mais assez haut pour n'être plus humide, les branches rapprochées des pins et des peupliers. Les derniers vers, simplifiant une très ancienne

III, 13.	O fons Bandusiae, splendidior vitro, Dulci digne mero non sine floribus, . Cras donaberis haedo, Cui frons turgida cornibus	
	Primis et Venerem et proelia destinat. Frustra : nam gelidos inficiet tibi Rubro sanguine rivos Lascivi suboles gregis.	5
	Te flagrantis atrox hora Caniculæ Nescit tangere, tu frigus amabile Fessis vomere tauris Praebes et pecori vago.	10

¹ Le meilleur des vins de Campanie. — ² Les Parques. — ³ Premier roi d'Argos. — ⁴ L'enfer

Que tu aies vécu en tout temps affligé
Ou que tu te sois délecté tout le long des jours de fête,
Couché sur un lointain herbage,
A savourer un Falerne de marque peu commune.

Pourquoi le pin immense et le blanc peuplier
Aiment-ils unir l'ombre accueillante de leurs rameaux ?
Pourquoi l'onde fugitive
Se fraie-t-elle, vibrante, un cours oblique ?

Là, ordonne qu'on apporte des vins et des parfums
Et les fleurs trop brèves de la rose aimable,
Tant que le moment et l'âge le permettent
Et le fil sombre des trois sœurs.

Tu quitteras tes bosquets acquis l'un après l'autre
Et ta maison et ta villa qu'arrose le Tibre blond,
Tu les quitteras. Un héritier disposera en maître
De tes richesses élevées en un grand tas.

Que tu sois riche et issu de l'antique Inachus
Ou pauvre et d'une race infime, il n'importe :
Qui n'a qu'un délai sous le ciel
Est dévoué aux Enfers sans pitié.

C'est là, vers le même lieu, que nous tendons tous. Pour tous,
De l'urne secouée, tôt ou tard
Sortira le destin qui nous enverra
Dans la barque, à l'éternel exil.

image mythologique, laissent toute l'attention du lecteur se prolonger vers l'horizon où disparaît la barque de la mort.

Toute l'œuvre d'Horace est semée de fraîches impressions de nature. C'est à cette sensibilité du poète jointe à la technique parfaite de l'artiste que nous devons l'ode à la fontaine de Bandusie d'un dessin si ferme, d'un charme si délicat qu'il nous importe peu de savoir si elle a été suscitée par la source du domaine sabin ou par le souvenir d'un coin d'enfance.

Fontaine de Bandusie, plus brillante que le verre,
Digne de recevoir doux vin non moins que fleurs,
Tu recevras demain l'offrande d'un chevreau
A qui son front, gonflé de cornes naissantes,

Promet Vénus et les combats.
En vain : car il teindra de son sang rouge
Ton courant frais,
Le rejeton du troupeau folâtre.

La funeste saison de la Canicule en feu
Ne peut pas te toucher ; tu offres une fraîcheur aimable
Aux taureaux fatigués de la charrue
Et au bétail errant.

**Fies nobilium tu quoque fontium
Me dicente cavis impositam ilicem
Saxis, unde loquaces
Lymphæ desiliunt tuæ.**

15

Cette pièce à laquelle sert de prétexte la fête des fontaines, où on jetait des couronnes et des guirlandes dans les sources, a été beaucoup imitée. Presque aussi charmant par sa grâce familière est le développement de Ronsard *A la fontaine Bellerie* ; et le sonnet de Philippe Desportes : « Cette fontaine est froide... », où les réminiscences d'Horace ne sont pas douteuses, est d'une exquise harmonie. Cependant les deux poètes français n'égalent pas la sobriété de la petite pièce d'Horace dont la brièveté gracieuse est toute grecque. De fait,

I, 38.

**Persicos odi, puer, apparatus,
Displicent nexæ philyra coronæ,
Mitte sectari, rosa quo locorum
Sera moretur.**

**Simplici myrto nihil adlabores
Sedulus, curo : neque te ministrum
Dedecet myrtus neque me sub arta
Vite bibentem.**

5

Même la rose, si belle, est parfois hors de saison. Il y a des cas où le myrte est plus beau parce que mieux à sa place. La brève image de la fin montre tout l'art d'Horace à évoquer rapidement un paysage et une saison : la rose devient rare dans les jardins, mais les treilles sont encore touffues.

IV, 11.

**Est mihi nonum superantis annum
Plenus Albani cadus, est in horto,
Phylli, nectendis apium coronis,
Est hederæ vis**

**Multa, qua crines religata fulges,
Ridet argento domus, ara castis
Vincta verbenis avet immolato
Spargier agno ;**

5

**Cuncta festinat manus, huc et illuc
Cursitant mixtæ pueris puellæ,
Sordidum flammæ trepidant rotantes
Vertice fumum.**

10

**Ut tamen noris quibus advoceris
Gaudiis, Idus tibi sunt agenda,
Qui dies mensem Veneris marinae¹
Findit Aprilem,**

15

¹ Vénus marine — Aphrodite Anadyomène — était sortie des flots au mois d'avril ; ce mois,

**Tu deviendras, toi aussi, l'une des fontaines illustres,
Quand j'aurai célébré le chêne vert
Qui surplombe la roche creuse
D'où sautent tes eaux bavardes.**

le début rappelle certaines épigrammes votives tandis que la description finale est assez dans la manière de l'*Anthologie*. Mais la fraîcheur de l'impression fait de cette odelette charmante une chanson bien personnelle, rappelant qu'Horace avait été dans ses jeunes années un petit paysan de l'Apennin.

Ce goût pour la nature simple et vraie, Horace l'a toujours gardé, aussi bien à la ville que dans la solitude de la campagne.

**Je déteste, enfant, le faste persique,
Les couronnes de fleuriste, tressées sur de l'écorce, me déplaisent,
Dispense-toi de chercher en quel endroit s'attarde
Une rose d'arrière-saison.**

**J'entends que, sans peine, ton zèle n'ajoute rien
Au simple myrte. Le myrte ne messied
Ni à toi quand tu me sers, ni à moi quand je bois
Sous la vigne touffue.**

L'invitation à Phyllis, qui appartient au livre IV des odes, publié quelque dix ans après les trois premiers, et dont nous ne donnerons que le début, esquisse le tableau simple et riant d'une fête intime.

**Il y a chez moi une jarre pleine d'un vin d'Albe
De plus de neuf ans ; il y a, dans mon jardin,
Phyllis, de l'ache pour tresser des couronnes ;
Il y a force lierre,**

**Sous un bandeau duquel tes cheveux resplendiront.
La maison rit d'argenterie, l'autel
Ceint de feuillages purs attend que l'arrose
Le sacrifice d'un agneau.**

**Toute la maisonnée s'affaire ; ici et là
Courent et courent les filles avec les garçons.
Les flammes tressautent, roulant en tourbillon
Une fumée noirâtre.**

**Pour que tu saches cependant à quelle réjouissance
Tu es conviée, il te faut célébrer les Ides,
Jour qui partage l'avril,
Mois de Vénus marine,**

où les ides tombaient le 13, lui était consacré.

**Iure sollemnis mihi sanctiorque
Paene natali proprio, quod ex hac
Luce Maecenas meus affluentes
Ordinat annos.**

20

... ..

Cette invitation, où Horace n'explique qu'à la fin à quelle réjouissance est conviée Phyllis, est d'abord une aimable devinette. Mais elle est beaucoup plus que cela. C'est une évocation charmante du jardin d'Horace foisonnant de plantes vertes; des cheveux blonds de Phyllis, qui a la coquetterie de les mettre en valeur sous un diadème de lierre noir; de la maison qui prend un air de fête; de la troupe affairée des serviteurs autour des grandes flammes dansantes du foyer. Ce dernier tableau a la familiarité d'un intimiste flamand. Mais le morceau n'est pas que pittoresque. Après une allusion à la saison aimable de Vénus, qui est peut-être un compliment indirect à la jeune femme invitée à la célébrer, il se termine par une adroite affirmation de tendresse à l'égard de Mécène. Horace ne veut pas avoir l'air de flatter cet ami qui est aussi un grand personnage. C'est pourquoi en l'assurant que son jour de naissance lui est plus sacré que le sien propre, il atténue cette expression par un « presque », rendant ainsi le trait plus vraisemblable et plus sincère.

I, 3.

**Sic te diva ¹ potens Cypri,
Sic fratres Helenae ², lucida sidera,
Ventorumque regat pater ³
Obstrictis aliis praeter Iapyga ⁴,
Navis, quae tibi creditum
Debes Vergilium; finibus Atticis
Reddas incolumem precor
Et serves animae dimidium meae.**

5

... ..

La suite du poème blâme l'audace sacrilège du premier marin qui osa s'aventurer sur la mer et, d'une manière générale, la démesure humaine bravant la colère céleste. C'est du « développement ». Hérédia l'a bien compris qui a borné aux premiers vers son adaptation de l'ode au vaisseau de Virgile. Ces huit vers sont un pur chef-d'œuvre : le début éclatant, soutenu par le mètre le plus adéquat, avec ses allusions à la royauté de Vénus, aux brillantes étoiles évoquant Hélène et ses frères, à Eole, le roi des vents qui balaient la mer, se résout en une tendresse d'une admirable douceur. Il semble ici que quelque chose de virgilien ait passé dans le cœur d'Horace grâce à cette sympathie qui lui fait refléter le caractère même de ses amis, lui dictant pour chacun les termes qui conviennent, pour Virgile les mots sensibles que doit comprendre l'âme tendre du poète de Mantoue comme pour Mécène les paroles apai-

¹ Vénus, née à Chypre. — ² Castor et Pollux, identifiés avec la constellation des Gémeaux

**A bon droit solennel et presque plus sacré
Pour moi que mon propre anniversaire,
Puisque c'est à partir de ce jour que mon cher Mécène
Compte le flot de ses années.**

... ..

rement amical. Enfin, Horace qui sait combien Mécène est de santé fragile, a soin de lui protester que les années semblent devoir être tout naturellement nombreuses pour lui. Ainsi cette ode est à la fois d'un sentiment juste et délicat et d'une joie de couleurs et de reflets particulière, même chez Horace.

Mécène est avec Virgile presque tout le cœur d'Horace. Personne, hormis peut-être La Fontaine, ne fut autant que notre poète doué pour l'amitié. Il a pour Virgile et pour Mécène les mots les plus tendres et les plus chauds. Déjà lors du voyage à Brindes (*Sat.*, V, 41-42), il disait du premier que jamais la terre n'avait porté d'âme plus pure. Vienne le jour où Virgile, hanté par son *Enéide* à parfaire, pensera à s'embarquer pour la Grèce et l'Orient, la crainte des dangers que l'ami va courir sur mer inspirera à Horace ses vers les plus émus.

**Puisse la déesse qui règne sur Chypre,
Puissent les frères d'Hélène, lucides étoiles,
Et le père des vents,
Les tenant tous attachés sauf l'Iapyx,
Te mener, ô navire, qui me dois
Virgile; je te l'ai confié, rends-le sain et sauf,
Je t'en conjure, aux bords de l'Attique
Et préserve-moi la moitié de mon âme.**

... ..

santes que réclame son esprit tourmenté. Jamais, même chez Sapho, souhait de bon voyage ne partit d'un cœur plus tendrement inquiet. Jamais sincérité ne fut plus chaude et c'est à ce poème que songera saint Augustin, meurtri par la perte d'un ami bien cher. Pour n'avoir pas eu le cœur ému, Théophile de Viau ne donnera d'Horace qu'une froide paraphrase. Ronsard lui-même, lorsqu'il se souviendra du poète latin dans une pièce à Joachim du Bellay et dans le passage où il souhaite bon retour à Marion l'Angevaine, revue après longtemps et dont il n'était plus épris, ne fera guère que développer un thème, sans retrouver les accents de l'inquiète amitié d'Horace.

C'est encore l'amitié qui inspire au cœur fraternel d'Horace son émouvante consolation à Virgile sur la mort de Quintilius Varus, critique distingué, qui avait aussi été l'ami de Catulle.

— * Eole. — * Vent du N.-O., soufflant des Pouilles (Iapygie) vers la Grèce.

I, 24.

**Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis ? praecipe lugubres
Cantus, Melpomene ¹, cui liquidam pater ²
Vocem cum cithara dedit.**

Ergo Quintilium perpetuus sopor 5
**Urget ? cui Pudor et Iustitiae soror,
Incorrupta Fides, nudaque Veritas
Quando ullum inveniet parem ?**

**Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam tibi, Vergili.** 10
**Tu frustra pius, heu, non ita creditum
Pocis Quintilium deos.**

**Quid si Threicio blandius Orphea
Auditam moderere arboribus fidem ?
Num vanae redeat sanguis imagini,
Quam virga semel horrida,** 15

**Non lenis precibus fata recludere,
Nigrocompulerit Mercurius ³ gregi ?
Durum : sed levius fit patientia
Quicquid corrigere est nefas.**

La mythologie, si naturellement introduite dans une déploration consacrée à la mort d'un critique littéraire, pare sans la refroidir cette ode où Horace tâche d'adoucir le deuil de Virgile en exaltant, très noblement, la mémoire de son ami. Serait-il pourtant trop audacieux d'admettre qu'une première version n'aurait pas fait mention de ces éléments mythologiques et que le vers 10 aurait été immédiatement suivi du vers 19 ? Dans ce cas, Horace n'aurait ajouté le reste que pour étoffer le poème.

La comparaison avec Malherbe, dont les fameuses stances précèdent de celles-ci, montre la supériorité du goût d'Horace. Mais un rapprochement, qui lui est peut-être moins favorable, nous paraît s'imposer avec la courtè élégie que Catulle (poème 96, cf. p. 38) envoyait à Calvus à propos de la mort de sa femme, Quintilia. Dans Catulle, il n'y a que du cœur. Dans Horace, une philosophie qui, sans doute, s'applique à la perte d'un ami plus justement qu'à celle d'une femme aimée, mais qui, tout de même, est l'indice d'une nature moins ardente. La résignation, l'acceptation du mal comme du bien, est sagesse et vertu. Cela vaut mieux que le découragement des faibles. Mais certaines révoltes sont, malgré tout, d'une âme plus généreuse.

III, 9. HOR.

**« Donec gratus eram tibi
Nec quisquam potior brachchia candidae
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior. »**

¹ Muse de la tragédie. — ² Jupiter. — ³ En tant que psychopompe ou conducteur des âmes

Quelle pudeur ou quelle mesure au regret
D'une tête si chère ? Dicte-moi
Des chants désolés, Melpomène, à qui ton père
Donna une voix limpide avec la cithare.

Un sommeil éternel pèse donc sur Quintilius ?
Quand le Tact et la sœur de la Justice,
L'incorruptible Bonne Foi, et la Vérité nue
Lui trouveront-ils son pareil ?

Il meurt, digne d'être pleuré de beaucoup d'hommes de bien,
Mais de personne plus que de toi, Virgile ;
Vainement pieux, hélas ! tu réclames aux dieux Quintilius
Que tu ne leur avais pas confié pour cela.

Eh quoi ! si tu modulais sur ta lyre écoutée des arbres
Des chants plus caressants que ceux du Thrace Orphée,
Le sang reviendrait-il à une vaine image
Que de sa baguette effrayante

Mercure, inflexible pour rouvrir aux prières la porte du destin,
A poussée déjà dans le noir troupeau.
C'est dur : mais la patience rend moins pénible
Ce qu'il nous est interdit de corriger.

Avec moins de concision et de noblesse qu'Horace, mais peut-être, pour une fois, plus d'émotion, Desportes a presque rejoint Catulle par le sentiment dans son poème sur la mort de Claude de Laubespine. Remarquables par l'élévation sont aussi les sonnets de Corneille et de Molière sur El. Ranquet et Le Vayer. Cependant, malgré Horace, malgré nos poètes français, la beauté de sentiment de Catulle en ce cas reste unique.

Le poète de l'amitié n'a pas été sans connaître l'amour. Mais il l'a chanté, il l'a connu beaucoup moins profondément. Il n'a pas vécu la grande passion. Il ne se piquait d'ailleurs pas de constance. Peut-être la cause en est-elle dans sa situation de fils d'affranchi, qui lui interdisait les justes noces. Ainsi, ses conseils d'aimer légèrement ne feraient-ils que traduire un peu d'amertume et le poète ne chercherait-il de la sorte qu'à se convaincre du charme des amours faciles.

Cependant une note sentimentale, assez peu fréquente dans les chansons d'amour d'Horace, apparaît dans le dialogue où Horace et Lydia manifestent leur dépit amoureux.

HOR. « Tant que je te plaisais
Et qu'aucun jeune homme, l'emportant sur moi,
N'entourait de ses bras ton cou éblouissant
J'ai vécu plus comblé qu'un roi de Perse. »

LYD.	« Donec non alia magis Arsisti neque erat Lydia post Chloen, Multi Lydia nominis, Romana vigui clarior Ilia ¹ . »	5
HOR.	« Me nunc Thressa Chloe regit, Dulces docta modos et citharae sciens, Pro qua non metuam mori, Si parcent animae fata superstiti. »	10
LYD.	« Me torret face mutua Thurini ² Calais filius Ornyti, Pro quo bis patiar mori, Si parcent puero fata superstiti. »	15
HOR.	« Quid si prisca redit Venus Diductosque iugo cogit aeneo, Si flava excutitur Chloe Reiectaeque patet ianua Lydiae ? »	20
LYD.	« Quamquam sidere pulchrior Ille est, tu levior cortice et inprobo Iracundior Hadria, Tecum vivere amem, tecum obeam lubens. »	

Cette ode est la seule amébee dans l'œuvre d'Horace. Ce procédé, dans lequel le second interlocuteur renchérit sur les affirmations du premier, était connu du lyrisme lesbien et les dialogues amoureux se rencontrent dans l'*Anthologie*. Mais la valeur humaine de ce poème dépasse le procédé. Le ton de bravade que prennent Horace et Lydie cache mal, sous une élégance ironique, une certaine mélancolie. Au-delà du mélange d'esprit et de grâce de tout le poème, le brusque trait de passion vraie qui le termine en fait un chef-d'œuvre que Molière, Rousseau, Musset et d'autres ne se sont pas fait faute d'imiter.

Cette ode si parfaite et si vive dans sa grâce et dans son esprit passe pour le développement du mot de Térence (*Andr.*, 555) : « Brouilleries d'amants, renouvellement d'amour. » Mais Horace s'inspire sans doute tout autant du joli poème de Catulle (poème 45, p. 30) sur la réconciliation d'Acme et de Septimius, qu'il dépasse sans le faire oublier. Déjà chez Catulle l'esprit se mêle au sentiment de la manière la plus charmante. La scène est prise après le moment

I, 22.	Integer vitae scelerisque purus Non eget Mauris iaculis neque arcu Nec venenatis gravaida sagittis, Fusce, pharetra,	
	Sive per Syrtes ³ iter aestuosas Sive facturus per inhospitalem Caucasum vel quae loca fabulosus Lambit Hydaspes ⁴.	5

¹ Ilia ou Rhéa Silvia, mère de Romulus et de Rémus. — ² Thurium était une colonie

- LYD. « Tant que tu n'a pas brûlé davantage pour une autre
Et que Lydia ne passait pas après Chloé,
Moi, Lydia au grand renom,
J'ai vécu plus célèbre que la Romaine Iia. »
- HOR. « Moi, Chloé de Thrace me gouverne à présent,
Habile aux doux accords, savante à la cithare,
Et pour elle je ne craindrai pas de mourir,
Si les destins épargnent la chère âme et si elle me survit. »
- LYD. « Moi, celui qui me brûle d'un flambeau mutuel,
C'est Calais, le fils d'Ornytus de Thurium,
Et pour lui je mourrai deux fois,
Si les destins épargnent le cher garçon et s'il me survit. »
- HOR. « Eh quoi ? si revient la première Vénus ?
Si elle ramène au joug d'airain ceux qui se sont désunis ?
Si, la blonde Chloé bannie,
La porte se rouvre à Lydia délaissée ? »
- LYD. « Bien que lui soit plus beau qu'un astre
Et toi plus léger que le liège et plus emporté
Que l'irritable Adriatique,
Avec toi j'aimerais vivre, avec toi je mourrais volontiers. »

choisi par Horace. Les amants sont réconciliés. Seul le malicieux refrain rappelle le désaccord. De sorte que le mouvement, moins varié que chez Horace, est cependant relevé par ce rappel piquant. Comme chez Horace, au milieu du badinage de Catulle, qui est moins libre et d'une forme plus mièvre, à la Ronsard, éclate un très beau vers, plein de sens : *Mutuis animis amant amantur*. Sur ce point l'avantage reste cependant à Horace, qui a su réserver pour la fin le trait le plus profond. Peut-être Catulle avait-il été plus délicat en n'évoquant pas le nom d'une rivale. Ses personnages ont meilleur ton. Ce sont gens du monde. Mais cette finesse, un peu précieuse, ne compense pas le jeu symétrique, avec ses strophes marchant deux par deux (action et réaction) vers le beau mouvement final de l'ode à Lydie. Les deux pièces se font en somme valoir l'une l'autre bien plus qu'elles ne se donnent de l'ombre.

Lydie est une citadine, une élégante, Lalagé, dont Horace entretient son ami, le poète et grammairien Aristius Fuscus, fut son amour champêtre.

Celui qui est irréprochable en sa vie et pur de crime
N'a pas besoin de javelots maures, ni d'arc,
Ni d'un carquois lourd de flèches
Empoisonnées, Fuscus,

Qu'il se dispose à faire route
À travers les Syrtes bouillonnantes,
Ou le Caucase inhospitalier, ou les lieux qu'effleure
Le fabuleux Hydaspes.

grecque de l'Italie méridionale, voisine de Sybaris. — ³ A la côte africaine. — ⁴ Rivière de l'Inde, qui passait pour rouler de l'or.

Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem, 10

Quale portentum neque militaris
Daunias ¹ latis alit aesculetis
Nec Iubae tellus ² generat, leonum
Arida nutrix. 15

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor aestiva recreatur aura,
Quod latus mundi nebulæ malusque
Iuppiter urget; 20

Pone sub curru nimium propinqui
Solis in terra domibus negata:
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.

Horace escamote assez habilement, parmi les antithèses entre les pays brûlants ou glacés, l'idée du début et passe de la protection que donne une conscience pure à la sauvegarde de l'amour, telle que l'avait chantée et la chanteront, mais avec plus de conviction, les Égyptiens de la XVIII^e dynastie et les troubadours. Le poème se termine sur une évocation gracieuse inspirée des vers célèbres de Sapho qu'avait déjà imités Catulle dans son poème 51. Mais

III, 30. Exegi monumentum aere perennius
Regalique situ pyramidum altius,
Quod non imber edax, non Aquilo inpotens
Possit diruere aut innumerabilis
Annorum series et fuga temporum. 5
Non omnis moriar multa que pars mei
Vitabit Libitinam ³; usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacita virgine pontifex ⁴.

Tout de suite ces vers intenses et graves furent célèbres : Ovide les reprit en les délayant pour donner une fin à ses *Métamorphoses*. Chez les modernes, l'ode d'Horace a connu une suite nombreuse. C'est d'elle que procèdent presque tous les vers où Ronsard vante son renom :

Plus dur que le fer, j'ai fini cet ouvrage...
Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas...

Et Malherbe à la fin du sonnet au roi et Milton dans le poème qu'il écrivit à la gloire de Shakespeare se souviennent d'Horace. Chénier aussi dans ses appels à l'immortalité. Quand cet autre orfèvre, Théophile Gautier, dira l'éternité de l'œuvre d'art, il ne

¹ L'Apulie. — ² La Mauritanie et la Numidie. — ³ Déesse des funérailles. — ⁴ Le grand

Ainsi devant moi, dans la forêt sabine,
Tandis que je chantais ma Lalagé et que, libre de soucis,
Je m'égarais au delà de toutes limites, un loup s'est enfui,
Alors que j'étais sans armes,

Un monstre tel que la guerrière Daunie
N'en nourrit point dans ses vastes chênaies,
Tel que n'en produit pas non plus la terre de Juba,
Aride nourricière de lions.

Porte-moi dans les plaines engourdis
Où le souffle de l'été ne ranime aucun arbre,
Dans la contrée du monde où pèsent les brouillards
Et un ciel hostile;

Porte-moi sous le char du soleil trop proche,
Sur une terre refusée aux moissons,
J'aimerai Lalagé qui doucement rit,
Doucement parle.

alors que Catulle ne s'était souvenu que du rire, Horace retient en plus le parler de la jeune fille, comme le lui suggérait le nom même de Lalagé — la babillarde.

Plus heureux que Virgile, Horace a pu considérer son œuvre comme achevée. La légitime fierté de l'œuvre accomplie éclate dans un poème d'un lyrisme intense et condensé, qui sert d'épilogue aux trois premiers livres du recueil des *Odes*.

**J'ai achevé un monument plus durable que l'airain
Et plus haut que la ruine royale des pyramides,
Que ni la pluie rongeuse, ni l'Aquilon déchaîné
Ne pourraient détruire non plus que la suite innombrable
Des années, ni la fuite des temps.
Je ne mourrai pas tout entier, une grande partie de moi
Évitera Libitine; sans cesse je croîtrai
Toujours jeune par la louange de la postérité, tant que le pontife
Montera au Capitole avec la vierge silencieuse.**

fera que suivre le modèle latin et Pouchkine encore, prédisant sa gloire future, s'inspirera d'Horace.

Celui-ci avait eu, lui aussi, ses modèles. Chez les Latins, Névius et Ennius, certains de leur valeur, avaient affirmé en termes splendides leur certitude de survivre par leur œuvre poétique. Chez les Grecs, Simonide (fr. 4) avait demandé pour les morts les Thermopyles des hymnes et des éloges, « monument que ni la rouille, ni le temps dévastateur ne détruiront jamais ». Pindare (*Pyth.*, 4, 10-14) avait dit que ni les pluies de l'hiver ni les vents ne pourraient entraîner le trésor de ses hymnes jusqu'aux abîmes de la mer. Et bien avant eux la poésie égyptienne avait senti l'immortalité de l'écrit quand elle disait des scribes : « Ils ne se sont pas fait des pyra-

mides d'airain ni des stèles de fer. Ils n'ont pu laisser comme héritiers des descendants qui prononceraient leur nom; ils ont institué comme héritiers leurs livres de sagesse. » Ne dirait-on pas qu'Horace a repris ce thème sans en changer l'esprit et qu'il en a gardé les images? Et ne pourrait-on imaginer un double courant qui d'abord aux VII^e, VI^e siècles grecs, à travers l'Asie Mineure, ou même directement, serait venu d'Égypte aider à la floraison lyrique éolienne et ionienne, puis à l'époque hellénistique, influencer les Alexandrins? Les deux branches du courant se seraient rejointes dans la tradition grecque pour imprégner la littérature de Rome¹.

Il n'en reste pas moins vrai que l'ode d'Horace s'élève bien au-dessus du lieu commun par la profondeur de la conviction. Le poète a eu raison de réclamer à plusieurs reprises le mérite d'avoir donné à sa patrie une œuvre comparable à celles du lyrisme éolien. Certes, il a eu des prédécesseurs et sans doute a-t-il tort d'ignorer ou de faire semblant d'ignorer Catulle dont les initiatives poétiques devaient lui causer quelque jalousie. Mais il est bien le premier, le seul, à nous offrir chez les Latins l'ensemble imposant d'une œuvre où fleurit toute la variété du lyrisme grec en même temps qu'elle

II, 17.

Cur me querellis exanimas tuis?
Nec dis amicum est nec mihi te prius
Obire, Maecenas, mearum
Grande decus columenque rerum.

A! te meae si partem animae rapit 5
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus aeque nec superstes
Integer? Ille dies utramque

Ducet ruinam. Non ego perfidum 10
Dixi sacramentum: ibimus, ibimus,
Utcumque praecedes, supremum
Carpere iter comites parati.

... ..

Le fils de l'humble affranchi de Venouse fut inhumé, comme il

¹ P. GILBERT, *La Poésie égyptienne* (Bruxelles, 1943), p. 100. — ² Cf. M. RENARD, *Non ego*

garde son entière originalité. Et c'est pourquoi s'est réalisé ce que se promettait le poème d'une énergie si simple et si grande qui clôt le troisième livre des *Odes* : l'œuvre d'Horace a survécu à l'antiquité romaine.

Après ses *Odes*, auxquelles il faut joindre le *Chant séculaire*, écrit à l'occasion des jeux solennels célébrés en 17 en l'honneur d'Apollon et de Diane, Horace, qui partageait son temps entre Rome et la Sabine, sauvegardant son loisir et son indépendance en refusant de devenir le secrétaire d'Auguste, revint aux méditations philosophiques, littéraires, morales, qu'annonçaient les dernières *Satires*, dans les aimables et sages causeries, si pleines de finesse, que sont les *Épîtres* et l'*Art poétique*.

Il mourut le 27 novembre de l'an 8 avant Jésus-Christ, dans sa cinquante-septième année, emporté par un mal subit qui ne lui laissa pas le temps de rédiger son testament et qui le força à désigner verbalement Auguste comme héritier. Il suivait de peu Mécène dans la tombe et sa mort tenait une promesse autrefois faite à l'amitié², puisqu'il avait écrit une vingtaine d'années plus tôt :

Pourquoi m'arraches-tu l'âme par tes plaintes ?
Il n'est agréable ni aux dieux ni à moi que tu meures
Le premier, Mécène, honneur illustre
Et soutien de ma fortune.

Ah ! si une force plus prompte t'enlève,
Toi, la moitié de mon âme, pourquoi rester, moi, la seconde,
Moins cher à moi-même et aux autres
Et ne survivant pas tout entier ? Ce jour-là entraînera

Notre double écroulement. Non, je n'ai pas prononcé
Un serment trompeur : je m'en irai, oui, je m'en irai
A quelque moment que tu me précédés,
Prêt à faire avec toi le suprême voyage.

... ..

l'avait voulu, sur l'Esquilin, à côté de Mécène, le descendant des rois étrusques.

perfidum dixi sacramentum dans *Latomus*, t. IV (1940-45).

S U L P I C I A ¹

ÉPIGRAMMES ÉLÉGIAQUES

« Amour dictait les vers que soupirait Tibulle. » Mais de l'amour ce jeune ami d'Horace, enfant charmant et fêté, qu'a-t-il connu, sinon la volupté tiède et facile?

- III, 18=IV, 12. Ne tibi sim, mea lux, aequè iam fervida cura
Ac videor paucos ante fuisse dies,
Si quicquam tota commisi stulta iuventa
Cuius me fatear paenituisse magis,
Hesterna quam te solum quod nocte reliqui, 5
Ardorem cupiens dissimulare meum.
- III, 13=IV, 7. Tandem venit amor, qualem texisse pudori
Quam nudasse alicui sit mihi fama magis.
Exorata meis illum Cytherea Camenis
Attulit in nostrum deposuitque sinum.
Exsolvit promissa Venus: mea gaudia narret, 5
Dicetur si quis non habuisse sua.
Non ego signatis quicquam mandare tabellis,
Ne legat id nemo quam meus ante, velim,
Sed peccasse iuvat, vultus componere famae
Taedet: cum digno digna fuisse ferar. 10
- III, 17=IV, 11. Estne tibi, Cerinthe, tuae pia cura puellae,
Quod mea nunc vexat corpora fessa calor?
A ego non aliter tristes evincere morbos
Optarim, quam te si quoque velle putem.
At mihi quid prosit morbos evincere, si tu 5
Nostra potes lento pectore ferre mala?
- III, 16=IV, 10. Gratum est, securus multum quod iam tibi de me
Permittis, subito ne male inepta cadam.
Sit tibi cura togae potior pressumque quasillo ²
Scortum quam Servi filia Sulpicia:
Solliciti sunt pro nobis, quibus illa dolori est 5
Ne cedam ignoto maxima causa toro.

¹ Sulpicia, petite-fille du jurisconsulte Servius Sulpicius, florissait dans le dernier quart du I^{er} siècle avant Jésus-Christ. — ² Comme ses pareilles, cette prostituée était vêtue de la

Par une singulière rencontre, c'est grâce à lui cependant que se sont conservés quelques poèmes ardents et brefs dont on croit généralement qu'il s'est inspiré pour raconter, en quelques élégies agréables, un rapide roman d'amour entre Sulpicia, nièce de son protecteur Messalla, et un jeune homme qu'il appelle Cérinthus. La jeune fille, passionnée, hardie, avait défendu son amour contre vents et tempêtes, mais une ombre d'infidélité semble l'avoir piquée au vif dans sa fierté de patricienne et avoir mis fin à une liaison mal assortie.

Que je ne sois plus pour toi, ô ma lumière, un aussi chaud souci
Que je semble l'avoir été il y a peu de jours,
Si, dans toute ma jeunesse, j'ai sottement commis quoi que ce soit
Dont j'avouerai me repentir davantage
Que, la nuit dernière, de t'avoir laissé seul,
Par désir de cacher mon ardeur.

Enfin est venu l'amour ; il me serait plus honteux
De l'avoir caché par pudeur que de l'avoir dévoilé à quiconque.
La déesse de Cythère, attendrie par mes chants,
L'a amené, l'a laissé dans mes bras.
Vénus a rempli ses promesses ; qu'il raconte mes joies,
Celui dont on dira qu'il n'a pas eu les siennes !
En confier quoi que ce soit à des tablettes scellées,
De peur qu'un autre ne les lise avant Lui, je ne le voudrais pas
Mais ma faute me plaît, me composer un visage par décence
Me répugne : on dira de nous deux qu'Il fut digne de moi et
[moi digne de Lui.]

As-tu, ô Cérinthus, un pieux souci de ton amie,
Parce qu'aujourd'hui la fièvre attaque mon corps fatigué ?
Ah ! je ne souhaiterais surmonter la funeste maladie
Que si je pensais que tu le désires aussi.
Mais à quoi bon surmonter cette maladie, si toi,
Tu peux, d'un cœur indifférent, supporter notre mal ?

Je trouve bon que, sûr de mon amour, tu te permettes déjà
De me manquer grandement, pour que moi, sotté, je ne
[tombe pas soudain.]
Soucie-toi d'une putain en toge, tassée sous son panier à laine,
Plutôt que de la fille de Servius, plutôt que de Sulpicia !
Il en est qui s'inquiètent de nous, pour qui certes c'est grand
Que je cède à une couche sans noblesse. [chagrin]

toge des hommes et non de la *stola*. Esclave, elle portait sur la tête le panier contenant la laine destinée aux fileuses.

LES VIGILES DE VÉNUS

A quelle époque un poète très raffiné a-t-il, sur le mètre et avec le refrain de la chanson populaire, exprimé, après Eschyle et Sophocle, Lucrèce et Virgile, sa vision délicate jusqu'à la préciosité, volup-

Cras amet qui nunquam amavit quique amavit cras amet.

Ver novum, ver iam canorum, ver renatus orbis est.

Vere concordant amores, vere nubunt alites,

Et nemo comam resolvit de maritis imbribus.

Cras amorum copulatrix inter umbras arborum

5

Implicat casas virentes de flagello myrteo.

Cras Dione¹ iura dicit fulta sublimi throno.

Cras amet qui nunquam amavit quique amavit cras amet.

... ..

Ipsa gemmis purpurantem pingit annum floridis;

Ipsa surgentes papillas de Favoni² spiritu

Urget in notos³ tepentes, ipsa roris lucidi,

15

Noctis aura quem relinquit, spargit umentes aquas.

En micant lacrimae trementes de caduco pondere:

Gutta praeceps orbe parvo sustinet casus suos.

En pudorem florulentae prodiderunt purpurae.

Umor ille, quem serenis astra rorant noctibus,

20

Mane virgineas papillas solvit umentem peplo.

Ipsa iussit mane ut udae virgines nubant rosae.

Facta Cypridis⁴ de cruore deque Amoris osculis

Deque gemmis deque flammis deque Solis purpuris.

Cras ruborem, qui latebat veste tectus ignea,

25

Unico marita voto non pudebit solvere.

Cras amet qui nunquam amavit quique amavit cras amet.

Le poète, après une piquante évocation des fêtes que donneront Vénus et les dieux joyeux, pendant trois nuits, autour du jeune Amour, désarmé, nu, et d'autant plus redoutable, se laisse aller à soupirer, en écoutant le rossignol (v. 89) :

Illa cantat, nos tacemus. Quando ver venit meum?

Il chante, nous nous taisons; quand viendra mon printemps?

¹ Mère de Vénus. — ² Cf. n. 5, p. 5. — ³ Vents du Sud.

tueuse avec une affectation de décence et vive d'une fraîcheur acide, du printemps délicieux? Le romancier et historien de l'art anglais William Pater s'est figuré le poète des *Vigiles de Vénus* à l'époque de Marc-Aurèle. En tout cas, il connaissait parfaitement son Virgile et son Ovide. Il n'a d'ailleurs pas plus la mollesse aisée de celui-ci que la sensible et large harmonie de celui-là. Sa grâce est apprêtée et pourtant réelle; on ne sait quel rayon de vraie poésie tombe sur ces fleurs trop arrangées et les transfigure.

Demain il aimera, celui qui n'a jamais aimé, et celui qui aime,
[il aimera demain.

Le printemps est neuf, le printemps aux chansons, le printemps où
[le monde est né à nouveau.

C'est au printemps que s'accordent les amours, au printemps que
[s'unissent les oiseaux,

Et que le bois, sous les pluies fécondantes, libère son feuillage.

Demain la déesse des amoureuses étreintes, parmi l'ombre des
Entrelace en verdoyants abris la ramure des myrtes. [arbres,

Demain, assise sur son trône élevé, Dioné dicte ses lois.

Demain il aimera, celui qui n'a jamais aimé, et celui qui aime,
[il aimera demain.

... ..

Elle-même peint l'année qu'empourpent gemmes en fleurs ;

Elle-même presse d'éclorre, au souffle du Zéphyr, les boutons
[naissants

Dans les vents attiédés ; elle-même, elle répand [nocturne.

Les fraîches eaux de la brillante rosée, que laisse la brise

Vois, les larmes scintillent tremblantes du poids qui les entraîne ;

Une goutte, près de tomber, reste encore suspendue en un globe
[menu.

Cette humide rosée, que parsèment les astres dans les nuits
[sereines,

Libère dès l'aurore de leur humide enveloppe les boutons
[virginaux ;

Elle-même la déesse ordonna que se marient dès l'aurore les
[vierges roses ruisselantes.

La rose est faite du sang de Cypris et des baisers de l'Amour,

De pierreries, de flammes, de pourpre du soleil.

Demain, mariée selon son vœu unique, elle n'aura plus de honte

Qui se cachait, couverte d'un voile de feu. [à montrer sa rougeur

Demain il aimera celui qui n'a jamais aimé, et celui qui aime,
[il aimera demain.

Et cette note de mélancolie personnelle établit tout à coup, par-dessus les siècles, le contact entre lui et nous. Les *Vigiles de Vénus*, si imprégnées de réminiscences, ont par leur tableau des buissons ruisselant de rosée, où rougit, bouton serré encore sous ses premiers pétales couleur de feu, la rose, inspiré le poème plus classique d'une part, mais où se développe jusqu'aux étoiles une note rêveuse, des *Roses d'Ausone*.

* Cf. n. 1, p. 54

AUSONE¹

LES ROSES²

Ce poème entre ciel et terre est peut-être le dernier don de la poésie antique, fleur attardée de l'été de la Saint-Martin, où se recueillent les derniers beaux jours et se devinent, pour l'amateur de jardins, les présages secrets du printemps que l'hiver va couvrir.

La Renaissance française allait raffoler de ces *Roses* et en greffer la variété dans ses jardins de Touraine.

Et il est vrai que ce jardin givré, mouillé sous le premier soleil,

Ver erat et blando mordentia frigora sensu Spirabat croceo mane revecta dies. Strictior eois praecesserat aura iugales Aestiferum suadens anticipare diem. Errabam riguis per quadrua compita in hortis 5 Mature cupiens me vegetare die. Vidi concretas per gramina flexa pruinas Pendere aut holerum stare cacuminibus Caulibus et teretes patulis concludere guttas [Et caelestis aquae pondere tunc gravidas.] 10 Vidi Paestano³ gaudere rosaria cultu Exoriente novo roscida Lucifero. Rara pruinosis canebat gemma fructectis Ad primi radios interitura die. Ambigeres raperetne rosis Aurora ruborem 15 An daret et flores tingueret orta dies. Ros unus, color unus et unum mane duorum; Sideris et floris nam domina una Venus. Forsan et unus odor: sed celsior ille per auras Diffluit, expirat proximus iste magis. 20 Communis Paphie⁴ dea sideris et dea floris Praecipit unius muricis esse habitum. Momentum intererat quo se nascentia florum Germina comparibus dividerent spatii. Haec viret angusto foliorum tecta galero; 25 Hanc tenui filo purpura rubra notat. Haec aperit primi fastigia celsa obelisci Mucronem absolvens purpurei capitii. Vertice collectos illa exsinuabat amictus Iam meditans foliis se numerare suis. 30 Nec mora: ridentis calathi patefecit honorem Prodens inclusi semina densa croci. Haec modo quae toto rutilaverat igne comarum Pallida conlapsis deseritur foliis.

¹ Decimus Magnus Ausonius, né vers 310, mort vers 395 après Jésus-Christ. — ² *Idylles*, XIV.

pourrait être de la Gaule aussi bien et plutôt que de l'ardente Italie. Ce serait une raison pour en retenir l'attribution à Ausone, le maître de l'empereur Gratien et de saint Paulin, qui, dans tout le IV^e siècle, de son Bordeaux natal à Rome et aux rives de la Moselle, promena ses dignités, ses charges impériales, son esprit curieux, érudit, plus épicurien que chrétien, parfois grivois, parfois précieux, mais relevé par des mouvements d'une piété sincère envers sa patrie, envers ses parents et ses amis. Certains de ses vers sont dignes des *Roses*. Il reste que ce poème serait son seul chef-d'œuvre, son « sonnet d'Arvers ». Il avait décrit, il est vrai, dans une autre idylle charmante (*Idylles*, III), le domaine de sa famille, assez éloigné de Bordeaux pour être reposant et frais, assez proche pour lui assurer le contact avec ses amis. Peut-être est-ce là qu'il faut situer le potager et la roseraie de notre poème.

C'était le printemps et, sensation de caresse au milieu d'un froid vif,

Le jour à son retour respirait dans un matin de safran.

Une brise plus drue avait précédé les coursiers de l'Aurore,

Invitant à devancer le jour chaud.

J'errais, par les allées qui se coupent en carrés, dans mes
[jardins bien arrosés,

Désirant me vivifier dans le jour montant.

J'ai vu les cristaux de givre pendre aux herbes infléchies

Ou se dresser à la pointe des légumes

Et sur les larges choux se jouer des gouttes rondes

[Alourdis alors du poids de l'eau du ciel.]

J'ai vu les roseraies, de la culture de Paestum, joyeuses sous la

Au retour à l'orient de l'étoile du matin. [rosée,

Quelques pierreries sur les buissons givrés blanchissaient,

Destinées à périr aux premiers rayons du jour. [rougeur

C'était à se demander si l'Aurore empruntait aux roses leur

Ou si elle la leur donnait et si le jour naissant teignait

[les fleurs.

Une seule rosée, une seule couleur, un seul orient pour les deux,

Car de l'étoile et de la fleur Vénus est la seule maîtresse.

Peut-être aussi un seul parfum : mais celui-là, plus élevé, les

Le dissipent ; tout proche, celui-ci s'exhale davantage. [brises

La déesse de Paphos, déesse à la fois de l'étoile et de la fleur,

Veut qu'elles s'enveloppent d'une même pourpre.

C'était le moment où les boutons naissants des fleurs

Se divisaient à pareils moments.

Celle-ci verdoie, couverte du casque étroit de ses feuilles ;

Un fil ténu de rouge purpurin marque celle-ci.

Celle-ci ouvre la fine pointe de son faite élané,

Découvrant le haut de sa tête pourprée.

Celle-là dégageait son sommet du réseau de ses plis,

Pensant déjà se dénombrer en ses feuilles.

Nul délai : elle a ouvert la gloire de sa riante corbeille,

Révélant la semence épaisse de safran qui s'y trouvait enclose.

Cette fleur qui tantôt rutilait de tout le feu de sa chevelure,

Pâlie, est dépouillée de ses pétales qui tombent.

— ³ Paestum, l'ancienne cité grecque de Posidonia, se trouvait sur le golfe de Salerne. —

⁴ Paphos était une ville de Chypre, consacrée à Vénus.

Mirabar celerem fugitiva aetate rapinam	35
Et, dum nascuntur, consenuisse rosas:	
Ecce et defluxit rutili coma punica floris	
Dum loquor, et tellus tecta rubore micat.	
Tot species tantosque ortus variosque novatus	
Una dies aperit, conficit ipsa dies.	40
Conquerimur, Natura, brevis quod gratia talis:	
Ostentata oculis illico dona rapis.	
Quam longa una dies, aetas tam longa rosarum:	
Cum pubescenti iuncta senecta brevis.	
Quam modo nascentem rutilus conspexit Eous	45
Hanc rediens sero vespere vidit anum.	
Sed bene, quod paucis licet interitura diebus	
Succedens aevum prorogat ipsa suum.	
Collige, virgo, rosas, dum flos novus et nova pubes,	
Et memor esto aevum sic properare tuum.	

Ce jardin, où tant de nous reconnaîtront un coin favori, est, comme le jardin du vieillard de Tarente, « un jardin de curé ». Les légumes y voisinent bonnement avec les roses. Ce n'est pas un parc aux grandes eaux, mais un enclos familial. Il est sage, ordonné, de bon rapport. Seulement de ces carrés de choux et de poireaux, de ce parterre de province s'élève insensiblement une fantaisie unique : le scintillement du givre et de la rosée, les reflets échangés de l'aurore et des fleurs engagent la rêverie; elle plane à mi-chemin entre la terre voilée d'une tendre brume et l'étoile du matin; puis, d'un coup d'aile, son vol, au-dessus des brises de ce monde, respire le parfum de l'étoile. Mais bientôt il n'y a plus de roses que sur la terre et c'est là qu'il faut passer le reste de la journée, dans un calme attentif. Le seul événement est l'éclosion des corolles et bientôt leur effeuillement. Cette saison n'a pas encore de midi splendide. Déjà revient l'étoile, la même, mais c'est le signe du soir. « Elle ramène, disait Sapho (fr. 121, Th. Reinach), avec son ardente fraîcheur, « la brebis à l'étable et l'enfant à sa mère ». Ici le poète est seul. Mais à côté des roses finies, d'autres en boutons s'annoncent pour demain. Toute ruine, toute génération perdue a sa revanche, pourvu qu'elle aime, qu'elle ne soit pas bornée à soi seule; elle se couronne d'enfants; par une anticipation saisissante (est-elle toute fortuite?) sur le vers impossible et profond de la *Nuit de mai* : « La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore », qui doue l'églantine future de la joie de sentir s'ouvrir les boutons dont elle sortira, notre vers *Succedens aevum prorogat ipsa suum* prolonge la vie d'une fleur par celle d'autres aussi belles, comme si la première « se succédait ». La jeune fille apparaît à sa place dans cette perspective de renouvellement de la vie. Et sans doute l'appel à jouir tient-il d'Horace, d'Anacréon et,

Je m'étonnais des rapides ravages du temps fugitif,
A voir vieillies les roses au moment qu'elles naissent.
Voici que s'est écoulée la couronne écarlate de la fleur, [rougeur.
Au moment où je parle, et que la terre étincelle, couverte de
Tant d'aspects, tant de naissances, de renouvellements variés,
Un seul jour les commence, ce jour même les achève.
Nous déplorons, Nature, que brève soit une telle grâce :
A peine as-tu montré tes dons qu'aussitôt tu les reprends.
Ce que dure un seul jour, c'est le temps que durent les roses :
A leur jeunesse touche leur courte vieillesse.
Celle que, tout à l'heure, à sa naissance, a contemplée la
[rougissante Aurore ,
A son retour, au crépuscule du soir, elle la revoit vieillie.
Mais tout est bien, puisque, vouée à périr en peu de jours,
Elle prolonge son âge par des pousses nouvelles.
Cueille les roses, jeune fille, tant que neuve est la fleur et neuve
Et souviens-toi qu'ainsi se hâtera ton âge. [ta jeunesse

très indirectement et inconsciemment, de traditions encore bien plus lointaines, mais ce mouvement est tout ravivé par la comparaison de la rose et de la jeune fille, ébauchée déjà dans certains petits poèmes de l'*Anthologie latine* (84, Riese) attribués à Florus, et sur laquelle Ronsard devait moduler tant de variations. La galanterie, dans le poème latin, est peut-être plus exquise d'être si brève, de rester presque inexprimée. Elle demeure fraîche.

La mesure aisée de cette pièce est bien antique, bien méditerranéenne; la fantaisie du rêve l'est moins. Cependant Paul Arène a, dans ses poèmes provençaux, quelques rapides coups d'aile jusqu'aux étoiles : « Vous seriez deux pour m'écouter, dit-il à une belle, toi et l'étoile du matin. » La Fontaine a eu de ces songeries claires et embaumées. Mais peut-être faut-il aller jusqu'à la poésie anglaise pour retrouver tant de grâce aérienne; on pense à ce contemporain de La Fontaine, à ce « grand petit poète » qu'était Robert Herrick, dont le toucher délicat fit ses délices de l'impalpable.

Seulement aucun de ces poètes a-t-il eu un instrument à la fois aussi souple et aussi rigoureux que le latin prosodique? Quelles que soient la couleur, la ligne du provençal de l'un, l'articulation pure et déliée du français de l'autre, la fluidité musicale des poètes anglais, il nous semble que ces qualités se retrouvent toutes dans les distiques latins, avec on ne sait quelle plénitude achevée que les modernes n'ont peut-être pas toute atteinte.

On ne s'étonnera pas de nous voir nous arrêter au poème des *Roses*. Comme la fleur qu'il célèbre, il console de la poésie latine finissante par des présages de la poésie moderne la plus heureuse et c'est sa dernière grâce de nous rappeler ainsi que la poésie ne meurt pas.

MÉTRIQUE

LUCRÈCE :

Poèmes

Hexamètre dactylique.

CATULLE :

Hexamètre dactylique	64
Distique élégiaque	65; 68 <i>b</i> ; 75; 76; 85; 92; 96; 101; 109
Choliambe ou trimètre iambique scazon	8; 31
Hendécasyllabe phalécien	3; 5; 45; 46
Strophe formée de quatre glyconiques et d'un phérécratien....	61
Strophe saphique	11; 51

HORACE :

Asclépiade mineur	III, 30
Asclépiade majeur	I, 11
Distique formé d'un glyconique et d'un asclépiade mineur	I, 3; III, 9
Distique formé d'un archiloquien et d'un sénairé iambique catalectique	I, 4
Strophe saphique	I, 22; I, 38; IV, 11
Strophe alcaïque.....	I, 9; I, 37; II, 3; II, 17
Strophe asclépiade A	I, 24
Strophe asclépiade B	III, 13

SULPICIA :

Distique élégiaque.

Pervigilium Veneris :

Septénaire trochaïque.

AUSONE :

Distique élégiaque.

APPENDICE

Éditions que nous avons suivies ou dont nous nous sommes servis pour établir notre texte :

LUCRÈCE : Ernout, 4^e éd. (Paris, Les Belles-Lettres, 1941.)

CATULLE : Lafaye, 2^e éd. (Paris, Les Belles-Lettres, 1932.)

HORACE, *Odes* : Villeneuve (Paris, Les Belles-Lettres, 1941.)

SULPICIA : Ponchont, *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, 2^e éd. (Paris, Les Belles-Lettres, 1931.)

Pervigilium Veneris : Pascal, *Carmina ludicra Romanorum*. (Turin, Paravia, s. d.)

AUSONE : Peiper (Leipzig, Teubner, 1886.)

Même pour Lucrèce et Catulle nous avons généralement adopté l'orthographe traditionnelle : nous n'avons pas voulu dépayser le grand public qui n'est pas encore converti à l'idée des variations orthographiques et phonétiques du latin parce qu'il n'en saisit pas l'intérêt.

INDEX

	Pages		Pages
AUSONE :		III, 9	56
<i>Idylle XIV</i>	68	13	50
		30, 1-9	60
CATULLE :		IV, 11, 1-20	52
3	26	LUCRÈCE :	
5, 1-6	26	I, 1-25	4
8	26	250-261	22
11, 21-24	34	II, 115-122	6
31	28	317-332	6
45	30	352-365	8
46	28	999-1006	8
51	24	III, 445-456	8
61, 1-35 et 206-220	34	879-883	10
64, 188-201	34	894-901	10
269-293	38	931-949	10
65, 15-24	34	957-962	10
68b, 30-32 et 92-94	24	970-977	12
17-22 et 26	38	978-979	12
75	32	992-994	12
76	32	1003-1010	12
85	32	1014-1019	12
92	26	1025-1038	12
96	38	1045-1052	14
101	28	1053-1072	14
109	30	1087-1094	14
HORACE, Odes :		IV, 1077-1117	14
I, 4, 1-18	46	1133-1134	16
I, 1-8	54	V, 1361-1378	16
9	46	1379-1387	18
11	48	1390-1435	18
22	58	<i>Pervigilium Veneris :</i>	
24	56	1-8, 13-27 et 89	66
37	42		
38	52	SULPICIA :	
II, 3	48	III, 13, 16, 17, 18 = IV, 7,	
17, 1-12	62	10, 11, 12	64

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	3
LUCRÈCE, <i>De la nature</i>	4
CATULLE, <i>Poésies</i>	24
HORACE, <i>Odes</i>	42
SULPICIA, <i>Epigrammes élégiaques</i>	64
<i>Les Vigiles de Vénus</i>	66
AUSONE, <i>Les Roses</i>	68
MÉTRIQUE	73
APPENDICE	75
INDEX	76

COLLECTION LEBÈGUE

Parus (1^{re} à 5^e série) :

1. *Le Message de la Vieille Egypte*, par J. CAPART.
2. *César. Fortissimi sunt Belgae*, par E. LIÉNARD.
3. *Horace, Art poétique*, par P. HENEN.
4. *L'Art du portrait chez La Bruyère*, par L. PAQUOT-PIERRET.
5. *Vergile, Bucoliques et Géorgiques*, par A. WILLEM.
6. *Initiation à l'Etruscologie*, par M. RENARD.
7. *Tibulle, Choix d'Élégies*, par F. DE RUYT.
8. *André Van Hasselt*, par M^{lle} M. REICHERT.
9. *Molière. « Précieuses ridicules » et « Femmes savantes »*, par E. WASNAIR.
10. *La Beauté égyptienne*, par J. CAPART.
11. *Georges Eekhoud*, par G. VANWELKENHUIZEN.
12. *Ovide, Métamorphoses*, par J.-J. VAN DOOREN.
13. *Portraits choisis de La Bruyère*, par L. PAQUOT-PIERRET.
14. *Hérodote, L'Égypte ancienne*, par M. HOMBERT.
15. *Le Théâtre français au Moyen Age*, par P. THIERY.
16. *Jules César, Finis Galliae*, par E. LIÉNARD.
17. *Xénophon, Un ménage athénien*, par P. HENEN.
18. *Les Colloques d'Erasmus*, par L.-E. HALKIN.
19. *Platon*, par J. HARDY.
20. *La Poésie de l'Inde, Kâlidâsâ*, par G. COTTON.
21. *Apulée, Conteur fantastique*, par M. HICTER.
22. *Le vicomte de Bonald*, par A. SOREIL.
23. *Salluste, Catilina*, par C. JOSSEAND.
24. *Pétrarque, vu par lui-même*, par P. POIRIER.
25. *Histoire ancienne de la Mer du Nord*, par E. JANSSENS.
26. *Ovide*, par F. PEETERS.
27. *Les Langages et le Discours*, par ERIC BUYSSENS.
28. *Recueil de textes historiques latins du Moyen Age*, par A. BOUTEMY.
29. *Eschyle*, par A. WILLEM.
30. *Rencontres : Musique et littérature*, par SIMONE BERGMANS.
31. *Le chef-d'œuvre du théâtre hindou : Çakuntalâ*, par F. DE VILLE.
32. *Initiation aux Fables de La Fontaine*, par l'abbé C. HANLET.
33. *Lysias*, par M. HOMBERT.
34. *Ame et esprit de Pascal*, par A. CAVENS.
35. *Homère, Le cadre historique*, par A. SEVERYNS.
36. *Un singulier naufrage littéraire dans l'Antiquité*, par Joseph BIDEZ.
37. *Boccace, moraliste de la chair*, par P. POIRIER.
38. *Homère, le poète et son œuvre*, par A. SEVERYNS.
39. *Un grand type littéraire : Don Juan*, par M^{me} G. SNEYERS.
40. *Littérature d'Occident. Histoire des lettres latines du Moyen Age*, par M. HÉLIN.
41. *Eschyle, t. II*, par A. WILLEM.
42. *Ciceron, Pro Milone*, par E. VANDERBORGHT.
43. *Poésies de Catulle*, par J.-J. VAN DOOREN.
44. *La vie sociale et économique sous Auguste et Tibère*, par S. J. DE LAET.
45. *Gérard de Nerval*, par M^{me} WATHELET-WILLEM.
46. *La tragédie française de la Renaissance*, par R. LEBÈGUE.
47. *Théocrite*, par J. RENARD.
48. *Socrate*, par G. COTTON.
49. *Les Amériques avant Colomb*, par H. LAVACHERY.
50. *Le Théâtre de Ruiz de Alarcón*, par H. FRENAY-CID.
51. *Les plus anciens témoignages d'auteurs profanes sur Jésus*, par J. MOREAU.
52. *Diderot, critique d'art*, par A. BEHETS.
53. *Qu'est-ce que la féodalité?* par F. L. GANSHOF.
54. *Aristote : l'histoire et la légende*, par A. ABEL.
55. *La littérature provençale au Moyen Age*, par P. REMY.
56. *Tacite, Vie d'Agricola*, par M. RENARD.
57. *Contes de l'Inde*, par Ch. HYART.
58. *John Keats*, par M. WAGEMANS.
59. *Chansons d'amis (XII^e-XIV^e siècles)* par FR. DEHOUCQUE.
60. *Les Comédies de Corneille*, par L. PAQUOT-PIERRET.

Parus (6^e série) :

61. *La Pensée mythique*, par V. LAROCK.
62. *Introduction aux Lettres de M^{me} de Sévigné*, par C. HANLET.
63. *Dante Alighieri*, par Pierre POIRIER.
64. *Initiation à la Numismatique*, par V. TOURNEUR.
65. *Raræ Gemmae*, par P. GILBERT et M. RENARD.

Sous presse :

66. *La Légende de Nala*, par F. DE VILLE.
67. *Doctrines morales*, par A. LEDENT.
68. *Guilen de Castro et Corneille*, par J. LAROCLETTE.
69. *Gautier Map, conteur anglais*, par A. BOUTEMY.
70. *La vie des Polynésiens*, par H. LAVACHERY.
71. *Les lyriques grecs*, par le R. P. L. LÉLOIR.
72. *Initiation à la Philosophie*, par S. DECOSTER.

COLLECTION NATIONALE

Prix des Bibliothèques Publiques 1942

Parus (1^{re} à 5^e série) :

1. *Le Prince Charles-Joseph de Ligne*, par G. CHARLIER.
2. *Rubens vu par Fromentin*, par A. DAVESNES.
3. *Erasme, Eloge de la Folie*, par V. LAROCK.
4. *Grétry*, par R. DEPAU.
5. *Iwan Gilkin*, par H. LIERRECHT.
6. *Zéno Gramme*, par J. PELSENER.
7. *André Vésale*, par le D^r G. LEBOUQU.
8. *Georges Eckhoud*, par G. RENCY.
9. *Histoire sommaire de la littérature wallonne*, par M^{me} Rita LEJEUNE.
10. *Jean Froissart, Chroniqueur, romancier et poète*, par M^{lle} Julia BASTIN.
11. *Charles De Coster*, par G. CHARLIER.
12. *Constantin Meunier*, par A. BEHETS.
13. *Petite Histoire des lettres coloniales de Belgique*, par G.-D. PÉRIER.
14. *Clénard peint par lui-même*, par Alph. ROERSCH.
15. *La Mission belge en Chine*, par le Père Léon DIEU.
16. *Alexandre Farnèse et les origines de la Belgique moderne (1545-1592)*, par L. VAN DER ESSEN.
17. *Peter Benoît*, par Ch. VAN DEN BORREN.
18. *Ad. Quetelet*, par E. DUFRÉEL.
19. *Les Sœurs Loveling*, par M^{lle} H. PIETTE.
20. *Simon Stevin*, par R. DEPAU.
21. *Esmoreut, Abel spel du XIV^{me} siècle*, par C. GODELAINE.
22. *Monetarius, Voyage en Belgique*, par M^{me} P. CISELET et M. DELCOURT.
23. *Le Docteur Decroly*, par M. PEERS.
24. *Saint Amand, Evangéliste de la Belgique*, par E. DE MOREAU, S. J.
25. *Félicien Rops*, par Maurice KUNEL.
26. *Aspects et figures de la littérature flamande*, par Fr. CLOSSET.
27. *Ernest Solvay*, par Georges DE LEENER.
28. *La Jeune Belgique*, par Valère GILLE.
29. *Camille Lemonnier*, par M. GAUCHEZ.
30. *Charles van Lerberghe*, par Lucien CHRISTOPHE.
31. *Eugène Demolder*, par M^{me} Claire CALLEWAERT.
32. *Belgique 1567*, par Messire Ludovico GUICCIARDINI, M^{me} P. CISELET et M. DELCOURT.
33. *Jules Van Praet*, par Carlo BRONNE.
34. *Congo, terre d'héroïsme*, par A. FRANÇOIS.
35. *Les correspondants de Peiresc dans les anciens Pays-Bas*, par R. LEBÈGUE.
36. *Léon Fredericq et les débuts de la Physiologie en Belgique*, par M. FLORKIN.
37. *Henri Conscience et le romantisme flamand*, par F. SMITS.
38. *Eugène Laermans*, par A. EGGERMONT.
39. *Esquisse d'une histoire des sciences mathématiques en Belgique*, par L. GODEAUX.
40. *Les Chroniqueurs des fastes bourgeois*, par F. QUICKE.

41. *Edouard Wacken et le théâtre romantique en Belgique*, par Igor RECHT.
42. *Nény et la Vie belge au 18^e siècle*, par H. CARTON DE WIART.
43. *La météorologie populaire en Belgique*, par L. DUFOUR.
44. *Guibert de Tournai et le traité de la paix*, par A. CURVERS.
45. *Hubert Krains*, par G.-D. PÉRIER.
46. *Philippe de Comynnes*, par M^{lle} Julia BASTIN.
47. *Guido Gezelle*, par Dom W. WILLEMS, O. S. B.
48. *Le Roman réaliste en Belgique*, par G. CHARLIER.
49. *Les origines de Bruxelles*, par M. VAN HAMME.
50. *Christophe Plantin*, par A. J. J. DELEN.
51. *Paul Decoster, l'homme, le philosophe, l'écrivain*, par S. DE COSTER.
52. *Idees et profils du XVIII^e siècle*, par M^{me} Suzanne TASSIER.
53. *Les Cockerill et la Cité de l'acier*, par R. HUSTIN.
54. *Le procureur général Mathieu Leclercq*, par M. PIRON.
55. *Images et visages de l'Ardenne*, par P. DEMBEUSE.
56. *Karel van de Woestijne*, par G. VAN SEVEREN.
57. *François de Méan, dernier prince-évêque de Liège*, par J. DEMARTEAU.
58. *Emile Banning*, par M. WALRAET.
59. *Edmond Picard*, par A. PASQUIER.
60. *Les Idées pédagogiques de Jean Demoor*, par T. JONCKHEERE.

Parus (6^e série) :

61. *Aspects du Limbourg*, par George VIRRÉS.
62. *La Jeunesse du Taciturne*, par X. CARTON DE WIART.
63. *Maurice des Ombiaux*, par Paul PRIST.
64. *Fernand Severin*, par P. CHAMPAGNE.
65. *Histoire de Bruxelles de 1404 à 1830*, par M. VAN HAMME.

Sous presse :

66. *Jean Tousseul*, par D. DENUIT.
67. *Histoire de l'Industrie linière en Belgique*, par E. SABBE.
68. *Victor Hugo et l'Art belge*, par M^{me} GORFIN.
69. *La Belgique préhistorique*, par M^{me} E. SACCASYN-DELLA SANTA.
70. *Essai sur la Littérature flamande du moyen âge*, par Fr. CLOSSET.
71. *Les Troubles en Flandre, Marcus van Vaernewyck*, par Simone BERGMANS.
72. *Albert Giraud*, par H. LIEBRECHT.

Hors série :

- Histoire des Chemins de fer belges*, par U. LAMALLE. (Même édition en flamand.)

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, ci-après dénommées « copies numériques », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert a fait l'objet d'un accord avec les ayants droit de Pierre Gilbert, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Les ayants droit de Pierre Gilbert auront pris le soin de conclure un accord avec les tiers, et spécialement des éditeurs, ayant encore à ce jour des droits sur les œuvres de Pierre Gilbert, afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent [gratuitement](#) à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'une ou plusieurs copie(s) numérique(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.